LETTRES DE L'E.F.P. 17

FEVRIER 1976

SOMMAIRE

TRADUCTIONS 1

Sigmund Freud
Quelques suppléments à l'ensemble de l'Interprétation des rêves 1

Sigmund Freud
L'identification 15

RECHERCHES CRITIQUES

Guy Lerès
Drôle d'R : à propos de deux textes de Freud 24

Jean Lombardi
Nous sommes tous des mythologues : à propos de Max Müller 32

TRAVAUX CLINIQUES

G. Askenasi
Pouvoir de l'interprétation 47

J.P. Chartier
Histoire d'A 55

M. Fennetaux
Le dur désir de durer 64

S. Hajlblum
Sur une intervention mathématique 75

J. Hassoun
La plainte 91

E. Poyart
Psychanalyste en hôpital 107

°

° °

SEMINAIRES ET CARTELS

Marseille : Séminaire du dimanche 127

Le complexe du sevrage, 129 - L'appétit de mort, 132 - A propos de l'Au delà du principe du plaisir, 135 - La mort, l'amour, la vie, 138 -Interrogations sur la pulsion de mort, 146 -Définition du champ de la pulsion, 150 -Pulsion et mort, 152 -Le simulacre, 159 - Oedipe : au delà du principe du plaisir, 165-A propos du mythe d'Oedipe, 173-A propos de l'Au delà du principe du plaisir, 176 -Précision, 180 -

Strasbourg : cartel "Chair et Parole - Corps et Signifiant" 184

Réunion du 7 janvier 1974 185
Réunion du 28 janvier 1974 201

Réponse de J. Lacan à une question posée 221
Epître à qui voudra par L. Israël 224

Paris : Langue maternelle et Inconscient 228

LA GRANDE MOTTE (SIXIEME CONGRES DE L'ECOLE FREUDIENNE. 1973. SUITE & FIN)

Groupe sur l'Institution 233

J. Aubry
L'Aventure des Enfants-Malades 234

Discussion après l'exposé de Mme Aubry 236

F. Guattari
La place du signifiant dans l'institution 256

Discussion après l'exposé de F. Guattari 266

Groupe sur la psychanalyse d'enfants 271

J.J. Bouquier
Exposé d'un cas 271

Discussion 286

J. Depelsenaire
Exposé d'un cas 318

Discussion 322

°

° °

TRADUCTIONS

QUELQUES SUPPLEMENTS A L'ENSEMBLE DE L'INTERPRETATION DES REVES (1)

(1925 i)

Sigmund FREUD

a) Les limites de l'interprétation (2)

La question de savoir si l'on peut donner de chaque produit de la vie du rêve une traduction complète et assurée dans le mode de s'exprimer de la vie de veille (sens (3)), ne doit pas être traitée abstraitement, mais en relation avec les circonstances dans lesquelles on travaille à l'interprétation des rêves.

---

(1) Traduction par Susanne Hommel et Erik Porge du texte de Freud : Einige Nachträge zum ganzen der Traumdeutung (1925 i).- Gesammelte Werke : T. I; pp. 559 à 573.- L'article comprend trois sous-chapitres : a) Die Grenzen der Deutbarkeit; b) Die sittliche Verantwortung für den Inhalt der Träume ; c) Die okkulte Bedeutung des Traumes .- Cet article de Freud a fait l'objet du séminaire du docteur Lacan, le 20 novembre 1973. (In : Les non-dupes errent.- Inédit)

(2) Deutbarkeit

(3) Deutung

Nos activités de l'esprit tirent (1) soit vers un but utile, soit vers un gain de plaisir (2) immédiat. Dans le premier cas, elles sont des décisions intellectuelles, des préparations aux manipulations ou des communications à d'autres; dans l'autre cas, nous les appelons jouer et fantasmer. Il est connu que l'utile aussi n'est qu'un détour vers la satisfaction pleine-de-plaisir (3). Le rêver est donc une activité de la seconde espèce qui est, comme on sait, plus originelle sur le plan de l'histoire du développement. Cela induit en erreur de dire que le rêver se préoccupe des tâches futures de la vie ou qu'il cherche à achever des problèmes du travail de la journée. Le penser préconscient s'en occupe. Une telle intention utile est aussi éloignée du rêver que la préparation d'une communication à un autre. Si le rêve s'occupe d'une tâche de la vie, il la résoud conformément à un voeu irrationnel et non à une réflexion compréhensive. Pourtant il faut attribuer au rêve une intention utile, une fonction, il doit prévenir la perturbation du sommeil. Le rêve peut être décrit comme une partie de l'acte de fantasmer au service du maintien du sommeil.

Il en résulte que ce qui est rêvé pendant la nuit est au fond indifférent au Moi qui dort, à condition que le rêve accomplisse ce dont il est chargé, et les rêves qui ont le mieux rempli leur fonction sont ceux dont on ne sait rien dire après le réveil. Si les choses se passent si souvent autrement, si nous nous rappelons des rêves - même pendant des années et des dizaines d'années -, cela signifie chaque fois une irruption de l'inconscient refoulé dans le Moi normal. Sans une telle satisfaction (4), le refoulé n'a pas voulu donner son aide à la suppression (5) de la perturbation menaçant le sommeil. Nous savons que c'est le fait de cette irruption qui procure au rêve sa signification pour la psychopathologie. Si nous pouvons découvrir son motif entraînant (6), nous recevons des informations insoupçonnées des émotions (7) refoulées de l'inconscient ;

---

(1) streben

(2) plus-de-jouir : cf Lacan (J.): Séminaire (inédit) du 20.XI.1973 et la traduction commentée de ces premières lignes.

(3) lustvoll

(4) du verbe genugtun : faire assez

(5) Aufhebung

(6) treibendes Motiv, de treiben qui a la même racine que Trieb

(7) Regung

si, d'autre part, nous faisons le chemin à l'envers de ses déformations (1), nous dressons l'oreille au penser préconscient dans des états de recueillement intérieur, qui, dans la journées, n'auraient pas attiré la conscience sur eux.

Personne ne peut exercer l'interprétation des rêves (2) comme une activité isolée; elle reste une partie du travail analytique. Au cours de ce travail, nous dirigeons notre intérêt, selon notre besoin, tantôt vers le contenu préconscient du rêve, tantôt vers la contribution inconsciente de la formation du rêve, souvent nous négligeons un élément en faveur de l'autre. Il ne serait pourtant pas utile que quelqu'un veuille envisager d'interpréter les rêves en dehors de l'analyse. Il n'échapperait de façon pas aux conditions de la situation analytique, et s'il traite (3) ses propres rêves, il entreprend son auto-analyse. Cette remarque n'est pas valable pour celui qui renonce à la collaboration du rêveur et qui veut saisir intuitivement le sens (4) des rêves. Mais une telle interprétation du rêve (5), qui ne tient pas compte des associations du rêveur reste, même dans le cas le plus favorable, une virtuosité non scientifique de valeur très douteuse.

Si l'on exerce l'interprétation des rêves selon le seul procédé technique qui se laisse justifier, on remarque rapidement que le succès dépend tout à fait de la tension de résistance entre le moi vigile et l'inconscient refoulé. Le travail sous "pression de résistance élevée" exige lui-même, comme je l'ai exposé ailleurs, un autre comportement de l'analyste que le travail sous pression faible. Dans l'analyse on a affaire pendant de longues périodes à de fortes résistances, qui ne sont pas encore connues, qui, en tout cas, ne peuvent pas être surmontées, tant qu'elles restent inconnues. Il n'est donc pas surprenant que l'on ne puisse traduire et exploiter qu'une certaine partie des productions du rêve du patient, et encore, la plupart du temps, pas complètement. Même si, par sa propre pratique, on se trouve en situation de comprendre beaucoup de rêves pour l'interprétation desquels le rêveur a fourni peu de contributions, on doit rester averti que la certitude d'une telle interprétation est mise en question, et on aura des scrupules à imposer sa supposition au patient.

---

(1) Traumentstellung

(2) Traumdeutung

(3) bearbeiten : usiner

(4) Deutung

(5) Traumdeutung

Nous entendons alors des objections critiques : si l'on ne porte pas à l'interprétation tous les rêves qu'on traite (1), alors on ne doit pas affirmer plus qu'on ne peut soutenir, et on doit se contenter d'énoncer que grâce à l'interprétation, certains rêves sont à reconnaître comme riches de sens (2) et qu'on ne sait rien de certains autres. Mais précisément, la dépendance du succès de l'interprétation vis-à-vis de la résistance dispense l'analyste d'une telle modestie. Il peut faire l'expérience qu'un rêve initialement incompréhensible devienne transparent dans l'heure même [de la séance] après qu'il ait réussi à éliminer une résistance du rêveur par une explication heureuse. Tout d'un coup, un morceau de rêves jusqu'ici oublié lui revient à l'esprit qui apporte la clef de l'interprétation, ou une nouvelle association survient avec l'aide de laquelle l'obscurité s'éclaircit. Il arrive aussi que, après des mois et des années d'effort analytique, on reprenne un rêve qui, au début du traitement, semblait insensé (3) et incompréhensible et qui, grâce à une intelligence (4) acquise depuis s'éclaircit alors pleinement. Si l'on ajoute l'argument de la théorie du rêve, que les accomplissements exemplaires des rêves (5) des enfants sont toujours pleins de sens (6) et faciles à interpréter, on aura le droit d'affirmer que le rêve est en général une création psychique interprétable, bien que la situation ne permette pas toujours d'en donner l'interprétation.

Quand on a trouvé l'interprétation d'un rêve, il n'est pas toujours facile de décider si elle est "complète", c'est-à-dire s'il n'y a pas d'autres pensées préconscientes qui ont trouvé leur expression par le même rêve. Ainsi le sens (7) qui peut se rapporter aux idées du rêveur et à l'évaluation de la situation est à considérer comme démontré sans qu'on puisse pour autant refuser chaque fois l'autre sens (7). Il reste possible, même s'il n'est pas démontré; il faut qu'on se familiarise avec le fait d'une telle multiplicité d'interprétations (8) des rêves. Celle-ci n'est d'ailleurs pas

---

(1) bearbeiten : dérivé de Arbeit, travail.

(2) sinnreich

(3) Unsinnig. Unsinn : non-sens

(4) Einsicht

(5) vorbildlichen Traumleistungen

(6) sinnvoll

(7) Sinn

(8) Vieldeutigkeit

toujours imputable à un travail partiel (1) d'interprétation, elle peut aussi bien tenir aux pensées latentes du rêve elles-mêmes. Il arrive aussi dans la vie de veille et en dehors de la situation de l'interprétation des rêves que nous restions incertains si un énoncé que nous avons entendu, un renseignement que nous avons reçu, admettent telle ou telle explication (2), indiquent (3) autre chose que leur sens (4) évident.

Trop peu examinés sont les cas intéressants où le même contenu manifeste du rêve donne expression simultanément à une série de représentations concrètes et à une suite de pensées abstraites étayée (5) sur la première. Il est bien entendu difficile pour le travail du rêve de trouver les moyens de représentation pour des pensées abstraites.

b) La responsabilité selon les moeurs (6) du contenu des rêves

Au paragraphe introduisant ce livre (La littérature scientifique des problèmes du rêve), j'ai exposé de quelle manière les auteurs réagissent au fait ressenti comme pénible que le contenu débridé des rêves contredit si souvent la sensibilité selon les moeurs (6) du rêveur. (J'évite à dessein de parler de rêves "criminels" car je tiens pour totalement superflue cette désignation dépassant l'intérêt psychologique). Un nouveau motif de dénier (7) l'évaluation psychique du rêve résulte, comme il se comprend, de la nature contraire aux moeurs (8) des rêves. Si le rêve est un produit dépourvu de sens (9) d'une activité psychique perturbée, toute raison d'assumer une responsabilité du contenu apparent du rêve s'élimine.

---

(1) Unvollkommenheit

(2) Auslegung, exégèse d'un texte

(3) Andeuten

(4) Sinn

(5) Angelehnt (Anlehnung : étayage)

(6) sittlich. Die Sitte désigne la morale en ce qu'elle résulte d'un usage, de coutumes.

(7) verleugnen

(8) unsittlich

(9) sinnlos

Ce problème de la responsabilité du contenu manifeste du rêve a été profondément déplacé et même, à proprement parler, éliminé par les éclaircissements (1) de L'Interprétation des Rêves (2).

Nous savons maintenant que le contenu manifeste est un trompe-l'oeil, une façade. Cela ne vaut pas la peine de le soumettre à un examen éthique (3), de prendre ses entorses contre la morale (4) plus au sérieux que ses entorses contre la logique et la mathématique. Si l'on parle du "contenu" du rêve, on ne peut entendre que le contenu des pensées préconscientes et celui de l'émotion de désir refoulée qui, grâce au travail de l'interprétation, sont découverts derrière la façade du rêve. Toujours est-il que cette façade contraire aux moeurs (5), elle aussi nous pose une question. Nous avons entendu dire que les pensées latentes du rêve ont à subir une censure sévère, avant que l'admission au contenu manifeste ne leur soit permise. Comment peut-il arriver alors que cette censure qui conteste par ailleurs des éléments plus négligeables, échoue si complètement contre les rêves manifestement immoraux(6) ?

La réponse n'est pas à la portée de la main, peut-être ne pourra-t-elle pas être tout à fait satisfaisante. D'abord, on soumettra ces rêves à l'interprétation et on trouvera alors que quelques-uns de ces rêves n'ont pas offert d'obstacle à la censure parce que, au fond, ils ne signifient rien de mal. Ce sont des vantardises anodines, des identifications qui veulent simuler un masque : ils ne furent pas censurés parce qu'ils ne disaient pas la vérité. D'autres pourtant - qu'il soit concédé : le plus grand nombre - signifient réellement ce qu'ils annoncent, ils n'ont pas connu de déformation (7) par la censure. Ils sont l'expression d'émotions contraires aux moeurs (5), incestueuses et perverses ou d'appétits (8) meurtriers, sadiques. Le rêveur réagit à certains de ces rêves par un éveil plein d'angoisse; alors la situation n'est plus obscure pour nous. La censure a omis son activité, cela est remarqué trop tard.

---

(1) Aufklärung

(2) Traumdeutung

(3) ethisch

(4) die Moral

(5) Unsittlich

(6) unmoralisch

(7) Entstellung

(8) Gelüste

et le développement d'angoisse est alors l'ersatz (1) de la déformation (2) restée en plan. Dans d'autres cas de tels rêves, même cette expression d'affect manque. Le contenu choquant est porté par le point culminant de l'excitation sexuelle atteint dans le sommeil, ou bien il jouit de la tolérance que l'homme vigile aussi peut exercer pour un accès de rage, pour un mouvement de colère, pour une ébauche (3) de fantasmes cruels.

Notre intérêt pour la genèse de ces rêves manifestement contraires aux moeurs (4) subit pourtant une grande diminution lorsque nous apprenons par l'analyse que la plupart des rêves - les rêves anodins, les rêves sans affect et les rêves d'angoisse - se révèlent être le complément (5) d'émotions de désir (6) immorales (7) - égoïstes, sadiques, perverses, incestueuses -, quand on inverse les déformations (2) de la censure. Ces criminels camouflés sont, comme dans le monde de la vie de veille, incomparablement plus nombreux que ceux à visière ouverte. Le rêve franc du rapport sexuel avec la mère dont Jocaste se souvient dans le Oedipe Roi est une rareté, contrairement à tous ces rêves multiples qu'il faut que la psychanalyse interprète dans le même sens (8).

Dans ce livre, j'ai traité de façon si détaillée de caractère des rêves qui fournit, comme on sait, le motif de la déformation (2) du rêve, que je peux maintenant, enjambant les autres faits, rapidement passer au problème présent : faut-il qu'on prenne la responsabilité du contenu de ses rêves ? Ajoutons, pour être plus complet, que le rêve n'apporte pas toujours des comblements de voeux (9) contraires aux moeurs (4) mais souvent aussi d'énergiques réactions contre, sous la forme de "rêves de punition".

---

(1) Ersatz

(2) Entstellung

(3) Schwelgen

(4) unsittlich

(5) Erfüllung; cf. la traduction par C. Conté de l'article de Freud : Formulations sur les deux principes de l'activité psychique (1911) (Documents, Recherches et Travaux de l'E.F.P. n° 4, note p. 3 bis).

(6) unmoralisch

(7) Wunscheregung

(8) Sinn

(9) Wunscherfüllung

En d'autres termes, la censure des rêves peut ne pas s'exprimer seulement en déformations (1) et en un développement d'angoisse : un pas de plus, et elle peut extirper entièrement le contenu contraire aux moeurs (2) et le remplacer par un autre, destiné à l'expiation, par lequel le premier [contenu] peut pourtant être reconnu. Le problème de la responsabilité du contenu contraire aux moeurs (2) du rêve n'existe toutefois plus pour nous, comme il existait jadis pour les auteurs qui ne savaient rien des pensées latentes du rêve et du refoulé dans notre vie psychique. Bien entendu, il faut se tenir pour responsable de ses mauvaises émotions du rêve. Que pourrait-on en faire d'autre ? Si le contenu du rêve - bien compris - n'est pas l'inspiration d'esprits étrangers, il est une partie de mon être. Si je peux classifier les attirances (3) qui se trouvent en moi, selon des critères sociaux, en bonnes et mauvaises attirances (3), il faut que je porte la responsabilité des deux, et si je dis, en me défendant, que ce qui est inconnu, inconscient et refoulé en moi, n'est pas mon "Moi", je ne me trouve pas sur le sol de la psychanalyse, je n'ai pas adopté ses ouvertures (4), et je n'ai qu'à me laisser mieux enseigner par la critique de mes prochains (5), par les perturbations de mes actes et les confusions de mes sentiments. Je peux apprendre que ce qui est dénié (6) par moi, n'"est" pas seulement en moi, mais occasionnellement "a des effets" (7) aussi à partir de moi.

Il est vrai qu'au sens métapsychologique, ce mauvais refoulé ne fait pas partie de mon "Moi", - c'est-à-dire si je devais être un homme moralement (8) irréprochable -, mais de mon "Es", sur lequel mon Moi siège (9). Mais le Moi s'est développé à partir du Es, il forme une unité biologique avec lui, il n'en est qu'une partie périphérique particulièrement modifiée, il subit ses influences, obéit aux incitations (10) qui partent du Es. Il serait un commencement sans issue pour un quelconque but vital de séparer le Moi du Es.

---

(1) Entstellungen
(2) unsittlich
(3) Strebungen
(4) Aufschlüsse
(5) Nebenmensch
(6) verleugnen
(7) witken : tisser
(8) moralisch
(9) aufsitzt
(10) Anregungen

Par ailleurs, même si je voulais céder à mon infatuation morale (1) et décréter que, pour toutes les évaluations selon les moeurs (2), je peux négliger le mal dans le Es et ne pas en tenir responsable mon Moi, à quoi cela me servirait-il ? L'expérience me montre que je le fais quand-même, que je suis forcé de le faire d'une manière ou d'une autre. La psychanalyse nous a appris à connaître un état maladif, la névrose obsessionnelle, dans lequel le pauvre Moi se sent coupable de bien des émotions mauvaises dont il ne sait rien, qui, il est vrai, lui sont reprochées dans la conscience, qu'il lui est pourtant impossible de reconnaître pour siennes (3). Un peu s'en trouve chez toute personne normale. Sa "conscience morale (4) est curieusement d'autant plus sensible que la personne est morale (1). Qu'on se représente par contre qu'un homme est d'autant plus "fragile", il souffre d'autant plus d'infections et d'effets de traumatismes, qu'il est en bonne santé. Cela provient bien du fait que la conscience morale (4) est elle-même une formation réactionnelle au mal qui est ressenti dans le "Es". Plus la conscience morale (4) est vigilante, plus la répression (5) du mal est forte.

Il devrait suffire au narcissisme éthique (6) de l'homme qu'il reçoive dans le fait de la déformation (7) du rêve, dans les rêves d'angoisse et de punition autant de preuves évidentes de son être selon les moeurs (2) qu'il reçoit par l'interprétation des rêves, de pièces justificatives de son mauvais être, celui qui, non satisfait de cela, veut être"meilleur" qu'il n'a été créé, essaie de faire une meilleure carrière dans la vie que celle de l'hypocrisie ou de l'inhibition .

---

(1) moralisch

(2) sittlich

(3) bekennen zu

(4) Gewissen

(5) unterdrückt : tombé dans les dessous. J. Lacan : Les Formations de l'Inconscient (13.XI.57) (Inédit)

(6) ethisch

(7) Entstellung

Le médecin laissera le soin au juriste d'établir, pour des buts sociaux, une responsabilité artificiellement limitée au Moi métapsychologique. Il est généralement connu à quelles difficultés on se heurte si l'on déduit de cette construction des conséquences pratiques qui ne s'opposent pas aux sentiments des hommes.

c) La signification (1) occulte du rêve

Si aucune fin n'est à prévoir pour les problèmes de la vie du rêve, ne peut en être étonné que celui qui oublie précisément que tous les problèmes de la vie psychique font retour aussi par le rêve (2), augmentés de quelques nouveaux problèmes qui concernent la nature particulière (3) des rêves. Bien des choses que nous étudions par le rêve, parce qu'elles s'y montrent à nous, n'ont pourtant rien ou peu à faire avec cette particularité (4) psychique. La symbolique, par exemple, n'est pas un problème du rêve, mais un thème de notre penser archaïque, de notre "langue fondamentale", selon l'expression excellente du paranoïaque Schreber, elle domine le mythe et le rituel religieux pas moins que le rêve; il ne reste guère à la symbolique du rêve que la singularité (5) de voiler ce qui est surtout sexuellement significatif ! Le rêve d'angoisse, lui non plus, n'a pas besoin d'attendre son éclaircissement par l'enseignement du rêve, l'angoisse est plutôt un problème des névroses, il ne reste qu'à débattre comment l'angoisse peut s'établir (6) dans les conditions du rêver.

Je pense que le rapport du rêve aux prétendus faits du monde occulte n'est pas autrement. Toutefois, puisque le rêve lui-même avait toujours quelque chose de mystérieux, on l'a mis en relation intime avec ces autres mystères non reconnus. Il est vrai qu'il avait sur cela un droit historique, car dans les temps originaires (7), lorsque notre mythologie s'est formée, les images du rêve

---

(1) Bedeutung
(2) Wiederkehr am Traume
(3) besondere
(4) Besonderheit
(5) Eigenheit
(6) entstehen
(7) Urzeiten

auraient bien pu participer à l'établissement (1) des représentants psychiques.

Deux catégories de rêve sont à mettre au compte des phénomènes occultes, les rêves prophétiques et les rêves télépathiques. Une masse immense de témoignages parle pour les deux catégories; s'y oppose l'aversion opiniâtre ou, si l'on veut, le préjugé de la science.

Qu'il y ait des rêves prophétiques dans le sens que leur contenu figure (2) une quelconque image (3) de l'avenir, ne souffre aucun doute; il ne reste que la question [de savoir] si ces prédictions s'accordent d'une quelconque façon notable avec ce qui se passera réellement plus tard. J'avoue que pour ce cas la résolution d'impartialité m'abandonne. Qu'il devrait être possible à une quelconque réalisation psychique (4), hormis un calcul pertinent, de prévoir en détail l'événement futur, contredit d'une part trop toutes les attentes et prises de position (5) de la science, et correspond d'autre part bien trop fidèlement à des voeux anciens et bien connus de l'humanité, que la critique est forcée de rejeter (6) comme prétention injustifiée. Je pense donc : si l'on rassemble la non-fiabilité, la crédulité et l'incrédibilité de la plupart des compte-rendus, la possibilité d'illusions de souvenir (7) affectivement facilitées et la nécessité de quelques coups du hasard, on peut s'attendre à ce que le fantôme des rêves de vérité prophétiques se dissolve en un rien. Personnellement, je n'ai jamais rien vécu ni appris qui pourrait éveiller un préjugé plus favorable.

Il en est autrement en ce qui concerne les rêves télépathiques. Qu'il soit surtout noté à ce sujet que personne n'a encore prétendu que le phénomène télépathique - la réception d'un processus psychique dans une personne par une autre sur une voie autre que celle de la perception des sens - soit lié exclusivement au rêve. La télépathie n'est donc pas non plus un problème du rêve, on n'a pas besoin de puiser son jugement concernant son existence dans l'étude des rêves télépathiques.

---

(1) Entstehung
(2) darstellt
(3) Gestaltung
(4) psychischen Leistung
(5) Einstellungen
(6) verwerfen : forclore
(7) Erinnerungstäuschungen

Si l'on soumet les compte-rendus sur les événements télépathiques (appelés imprécisément : transmission de pensées (1) à la même critique que celle par laquelle on a repoussé d'autres affirmations occultes, on garde quand même un matériel considérable qu'on ne peut négliger si facilement que ça. Dans ce domaine, on réussit aussi beaucoup mieux à réunir ses propres observations et expériences qui justifient une prise de position bienveillante à l'égard du problème de la télépathie, bien qu'elles ne puissent pas encore suffire pour se forger une conviction assurée. On se forme provisoirement l'opinion qu'il se pourrait bien que la télépathie existe réellement et qu'elle forme le noyau de vérité de beaucoup d'autres échafaudages (2), sinon incroyables.

On a certainement raison si l'on défend opiniâtrement toute position de scepticisme aussi dans les choses de la télépathie, et qu'on ne recule qu'à regret devant la puissance des preuves. Je crois avoir trouvé un matériel qui est soustrait à la plupart des hésitations par ailleurs admissibles : des prophéties non comblées (3) de diseurs de bonne aventure (4) professionnels. Malheureusement, je ne dispose que de peu d'observations de ce genre, mais deux d'entre elles m'ont laissé une impression forte. Il m'est refusé de les communiquer suffisamment en détail pour qu'elles puissent aussi avoir de l'effet sur d'autres. Il faut que je me limite à relever quelques-uns des points essentiels.

Ainsi quelque chose avait été prédit - dans un lieu étranger et par un diseur de bonne aventure (4) étranger qui exerça une quelconque pratique, probablement indifférente - aux personnes concernées pour un temps déterminé, quelque chose qui n'arriva pas . Le temps d'échéance de la prophétie était passé depuis longtemps. Il était frappant que les garants (5) racontaient leur expérience (6) avec une complaisance (7) évidente au lieu de la raconter avec raillerie et déception. Dans le contenu de l'annonce qui leur avait été faite, il se trouvait des détails tout à fait déterminés qui semblaient arbitraires et incompréhensibles, qui n'auraient pu être justifiés que précisément par leur arrivée.

---

(1) Gedankenübertragung : transferts de pensées
(2) Aufstellungen
(3) erfüllte
(4) Wahrsager : diseur de vrai
(5) Gewährpersonen
(6) Erlebnis
(7) Wohlgefallen

C'est ainsi par exemple que le chiromancien de la femme de vingt-sept ans, mais ayant l'air beaucoup plus jeune, qui avait ôté l'alliance, lui dit qu'elle allait encore se marier et avoir deux enfants à trente-deux ans. La femme avait quarante trois ans quand, tombée gravement malade, elle me raconta cet épisode dans son analyse; elle était restée sans enfant . Lorsqu'on connaissait son histoire secrète, qui était certainement restée inconnue au "professeur" dans le hall de l'hôtel parisien, on pouvait comprendre les deux nombres de la prophétie. La jeune fille s'était mariée après un lien au père inhabituellement intense et avait ardemment désiré des enfants pour pouvoir mettre son époux à la place du père. Après de longues années de déception, au seuil d'une névrose, elle alla chercher la prophétie qui - lui promit le destin de sa mère. Il était exact, pour celle-ci, qu'elle avait eu deux enfants à trente-deux ans. Ainsi n'était-il donc possible qu'avec l'aide de la psychanalyse, d'interpréter d'une façon pleine de sens (1) les singularités (2) du message venant prétendûment de l'extérieur. Mais alors on ne pouvait mieux éclaircir la totalité des faits si clairement déterminés que par la supposition qu'un voeu (3) fort de la requérante - en réalité le voeu inconscient le plus fort de sa vie affective et le moteur de sa névrose en germe - se soit révélé, par un transfert immédiat, au diseur de bonne aventure (4) occupé par une manipulation distrayante.

Lors de tentatives en cercle intime, j'ai également reçu de façon répétée l'impression que le transfert de souvenirs à fort accent affectif réussit facilement. Si l'on ose soumettre à un travail analytique les idées (5) de la personne sur laquelle il doit être transféré, des concordances apparaissent souvent qui, sinon seraient restées méconnaissables. De maintes expériences j'ai tendance à conclure que de tels transferts adviennent particulièrement bien au moment où une représentation émerge de l'inconscient, pour l'exprimer théoriquement, dès qu'elle passe du "processus primaire" au "processus secondaire".

---

(1) sinnvoll

(2) Eigentümlichkeiten

(3) Wunsch

(4) Wahrsager

(5) Einfälle

Malgré toute la prudence commandée par la portée, la nouveauté et l'obscurité de l'objet, je ne le tenais quand même plus pour justifié de retenir ces propos concernant le problème de la télépathie. Tout ceci ne concerne le rêve qu'en ceci : s'il y a des messages télépathiques, il n'est pas à repousser qu'ils puissent aussi atteindre le dormeur et qu'ils puissent être saisis par lui dans le rêve. Selon l'analogie avec un autre matériel de perception et de pensée, on ne peut pas non plus repousser [la possibilité] que des messages télépathiques, qui ont été reçus pendant la journée, ne soient traités (1) que dans le rêve de la nuit suivante. Ça ne serait alors même pas une objection si le matériel communiqué par voie télépathique était modifié et transformé dans le rêve comme un autre matériel. On voudrait bien apprendre à l'aide de la psychanalyse plus et du plus assuré concernant la télépathie.

---

(1) zur Verarbeitung kommen

L'IDENTIFICATION

Sigmund FREUD[1]

L'identification est connue de la psychanalyse comme la première manifestation d'un lien de sentiment à une autre personne. Elle joue un rôle dans la préhistoire du complexe d'Oedipe. Le petit garçon met à jour un intérêt particulier pour son père, il voudrait devenir et être comme lui, sur tous les points prendre sa place. Disons le tranquillement : il prend le père comme son idéal (2). Cette conduite n'a rien à faire avec une attitude passive ou féminine à l'égard du père (ou à l'égard de l'homme en général), elle est au contraire électivement masculine. Elle s'accorde très bien avec le complexe d'Oedipe qu'elle aide à préparer.

Simultanément à cette identification avec le père, peut-être même avant, le garçon a commencé d'entreprendre un véritable investissement d'objet (3) de la mère selon le type d'étayage (4). Il montre alors deux liens psychologiques différents, pour la mère un investissement d'objet nettement sexuel, pour le père une identification modèle (5). Les deux persistent un temps

---

(1) Extrait de "Massenpsychologie und Ich Analyse", 1921, G.W. t. XIII, p. 115-121. Traduit par Erik Porge et Eric Legroux. Traduction revue par Susane Hommel.

(2) Ideal

(3) Objektbesetzung

(4) Anlehnungstypus. Voir l'exposé de cet état de fait dans "Sur le Narcissisme" de S. Freud, 1914, deuxième moitié du par. II)

(5) vorbildliche, avec le sens également de exemplaire.

l'un à côté de l'autre, sans influence ou perturbation réciproques. Par suite de la progressive et permanente unification de la vie psychique, ils se rencontrent enfin, et de cette confluence naît le complexe d'Oedipe normal. Le petit remarque que le père barre son chemin auprès de la mère; son identification avec le père prend maintenant une coloration hostile et devient identique avec le désir de remplacer le père aussi auprès de la mère. L'identification est justement dès le début ambivalente, elle peut se tourner aussi bien vers l'expression de la tendresse que vers le désir d'élimination. Elle se comporte aussi comme un rejeton de la première phase orale de l'organisation de la libido, dans laquelle on s'incorporait l'objet (1) convoité et estimé au moyen du manger, et en ce faisant on le détruisait comme tel. Le cannibale reste comme on sait à ce point de vue; il aime ses ennemis à vouloir les dévorer, et il ne dévore pas ceux qu'il ne peut pas aimer d'une certaine façon (2).

On perd facilement de vue ultérieurement le destin de cette identification au père. Il peut alors arriver que le complexe d'Oedipe subisse un renversement, que le père soit pris dans une attitude féminine à l'égard de l'objet (3) de qui les pulsions sexuelles directes attendent leur satisfaction (4) et alors l'identification au père est devenue le précurseur du lien objectal au père. La même chose est valable avec les remplacements correspondants aussi pour la petite fille (5).

Il est facile d'exprimer par une formule la différence entre une telle identification au père et le choix-d'objet-père. Dans le premier cas le père est ce qu'on voudrait être, dans le deuxième cas ce qu'on voudrait avoir. La différence est ainsi que le lien s'attaque au sujet (6) ou à l'objet (1) du moi (7). Le premier

---

(1) Objekt

(2) Cf. les "Trois essais sur la théorie de la sexualité", et Abraham : "Recherches sur les premiers degrés de développement préginitaux de la libido", Intern. Z. f. Psy., IV, 1916, et "Contributions cliniques à la psychanalyse", Intern. Psych. Bibliothek, Bd.10, 1921

(3) Objekt

(4) Befriedigung

(5) La forme d'apparition entière, la forme positive et la forme négative du complexe d'Oedipe est explicitée par Freud au chap. III de "Le moi et le ça", 1923 b

(6) Subjekt

(7) Ich

est,pour cette raison possible, déjà avant tout choix d'objet sexuel. Il est beaucoup plus difficile de montrer cette différence de façon métapsychologiquement claire. On reconnaît seulement que l'identification tend à former le propre moi (1) de façon semblable à l'autre pris pour "modèle" (2).

D'un contexte plus complexe, nous détachons l'identification, dans une formation de symptômes névrotiques. Admettons que la petite fille à laquelle nous voulons maintenant nous tenir, contracte le même symptôme que sa mère, par exemple la même toux pénible. Cela peut se faire de différentes façons. Soit l'identification est la même que celle provenant du complexe d'Oedipe, laquelle signifie un désir haineux de remplacer la mère, et le symptôme exprime l'amour d'objet au père; il réalise le remplacement de la mère sous l'influence de la conscience de culpabilité (3) : tu as voulu être la mère, tu l'es maintenant au moins dans la souffrance. C'est le mécanisme complet de la formation de symptôme hystérique. Soit le symptôme est le même que celui de la personne aimée (par exemple Dora dans "Fragments d'une analyse d'hystérie" imite la toux de son père); alors nous ne pouvons décrire l'état de choses que de la façon suivante : l'identification est mise à la place du choix d'objet, le choix d'objet a régressé (4) à l'identification. Nous avons appris que l'identification est la forme la plus ancienne et la plus originelle de lien des sentiments; dans les conditions de la formation du symptôme, donc du refoulement, et du règne des mécanismes de l'inconscient, il arrive souvent que le choix d'objet devienne de nouveau l'identification, donc que le moi (5) prenne à soi les caractères de l'objet. Il est remarquable que le moi (5) dans ces identifications copie une fois la personne non aimée, l'autre fois la personne aimée. Il doit aussi nous frapper que dans les deux cas l'identification est une identification partielle, hautement limitée, qu'elle emprunte seulement un unique trait (6) de la personne prise comme objet (7).

---

(1) Ich

(2) Vorbild. (Traduction littérale : image mise devant).

(3) Schuldbewusstein

(4) regrediert

(5) Ich

(6) einen einzigen Zug. (C'est dans le séminaire sur l'identification (cf. en particulier le 6.12.61 et le 13.12.61) que Lacan a donné la traduction de trait unaire pour einzigen Zug, afin de rendre compte qu'il s'agit là du UN en tant que signifiant qui sert à connoter la différence à l'état pur).

(7) Objektperson

Il est un troisième cas particulièrement fréquent et significatif de formation de symptôme, où l'identification fait entièrement abstraction de la relation d'objet à l'égard de la personne copiée. Quand par exemple une jeune fille, dans un pensionnat, a reçu une lettre de l'aimé secret qui éveille sa jalousie et à laquelle elle réagit par un accès hystérique, quelques unes de ses amies, au courant du fait, attraperont cette crise, pour ainsi dire, à la façon d'une infection psychique. Le mécanisme est celui de l'identification en raison du pouvoir ou du vouloir se mettre dans la même situation. Les autres désirent aussi avoir une liaison d'amour secrète et acceptent, sous l'influence de leur conscience de culpabilité (1), aussi la souffrance qui y est liée. Il serait inexact de prétendre qu'elles s'approprient le symptôme par compassion. Au contraire, la compassion ne provient que de l'identification et la preuve en est qu'une telle infection ou imitation se produit aussi dans des circonstances ou une encore plus petite sympathie doit être supposée exister entre les deux que celle qui a l'habitude d'exister parmi les amies de pensionnat. Un moi (2) a perçu (3) chez l'autre une analogie significative sur un point, dans notre exemple dans la disposition semblable de sentiment (4), il se forme ensuite une identification sur ce point et sous l'influence de la situation pathogène, cette identification se déplace vers le symptôme, qu'un moi (2) a produit. L'identification par le symptôme devient ainsi le signe d'un lieu de superposition (5) des deux moi (2), lieu qui doit être maintenu refoulé.

Ce que de ces trois sources nous pouvons rassembler, c'est que premièrement l'identification est la forme originelle du lien de sentiment à un objet, deuxièmement qu'elle devient sur un chemin régressif l'ersatz (6) d'un lien d'objet libidinal, quasiment par l'introjection (7) de l'objet dans le moi (2) et troisièmement qu'elle peut naître dans toute nouvelle communauté perçue (3) avec

---

(1) Schuldbewusstein

(2) Ich

(3) wahrgenommen

(4) Gefühlsbereitschaft. Ce terme a également la connotation de l'aptitude au sentiment d'une façon générale.

(5) Deckungsstelle

(6) Ersatz

(7) Introjektion

une personne qui n'est pas l'objet des pulsions sexuelles. Plus significative est cette communauté, plus cette identification partielle doit pouvoir réussir et ainsi correspondre au début d'un nouveau lien.

Nous pressentons déjà que le lien réciproque des individus d'une masse est de la nature d'une telle identification par une importante communauté affective, et nous pouvons supposer que cette communauté se trouve dans le genre de lien au chef. Un autre pressentiment peut nous dire que nous sommes loin d'avoir épuisé le problème de l'identification, que nous nous trouvons confrontés au processus que la psychologie appelle "empathie" (1), processus qui tient la plus grande part dans notre compréhension de l'étrangeté du moi (2) d'autres personnes. Mais nous voulons nous limiter ici aux effets affectifs les plus proches de l'identification et laisser de côté aussi sa signification pour notre vie intellectuelle.

La recherche psychanalytique, qui s'est déjà attaquée aux problèmes plus difficiles de la psychose, a pu aussi nous montrer à l'oeuvre l'identification dans quelques autres cas qui ne sont pas, sans autre recherche, accessibles à notre compréhension. Je vais traiter en détail deux de ces cas comme matériau de nos réflexions.

La genèse de l'homosexualité masculine est dans une large série de cas la suivante : le jeune homme est resté fixé à sa mère au sens du complexe d'Oedipe, de façon inhabituellement longue et intense. Finalement, la puberté accomplie, vient le temps d'échanger la mère contre un autre objet sexuel. Là se produit un brusque virage; l'adolescent ne quitte pas sa mère, mais il s'identifie à elle, il se transforme en elle et il cherche à maintenir des objets qui pour lui peuvent remplacer son moi (3), qu'il peut aimer et dont il peut prendre soin, comme il l'avait éprouvé de la part de sa mère. C'est un processus fréquent qui peut être vérifié tant qu'on veut, et qui est bien sûr tout à fait indépendant de toute hypothèse que l'on fait sur la force pulsionnelle organique et sur les motifs de ce virage subit. Ce qui est frappant dans cette identification, c'est son ampleur, elle transforme le moi (3) dans une part hautement importante, dans son caractère sexuel, selon le modèle (4) de ce qui

---

(1) Einfühlung. Traduit par Lacan par " connivence" (Ecrits, p. 339)

(2) Ichfremde : Nous avons traduit par "étrangeté" dans la mesure où ce titre contient également le sens de "extranéité"

(3) Ich

(4) Vorbild

faisait fonction d'objet jusqu'à ce moment là. L'objet lui-même sera abandonné à cette occasion, qu'il le soit complètement ou seulement dans le sens qu'il reste maintenu dans l'inconscient, cela reste en dehors de notre discussion. L'identification avec l'objet abandonné ou perdu, pour remplacer (1) celui-ci, l'introjection de l'objet dans le moi (2), cela n'est assurément pas une nouveauté pour nous. Un tel processus se laisse parfois observer directement chez le petit enfant. Récemment fut publié dans l'"Internationalen Zeitschrift für Psychoanalyse" une telle observation où un enfant, malheureux de la perte de son petit chat, proclama sans hésiter qu'il était lui-même le petit chat, et conformément à cela se traînait à quatre pattes, ne voulait plus manger à table, etc.. (3).

L'analyse de la mélancolie nous a fourni un autre exemple d'une telle introjection de l'objet; cette affection compte bien parmi ses causes les plus spectaculaires la perte réelle ou affective de l'objet aimé. Le caractère principal de ces cas est l'auto-dépréciation cruelle du moi en rapport avec une auto-critique impitoyable et des auto-accusations amères. Les analyses ont montré que cette appréciation et ces reproches portent fondamentalement sur l'objet et représentent la vengeance du moi à son égard. L'ombre de l'objet est tombée sur le moi, ai-je dit ailleurs (4). L'introjection de l'objet est ici d'une netteté qu'on ne peut méconnaître.

Mais ces mélancolies nous révèlent encore autre chose, ce qui peut devenir important pour nos réflexions ultérieures. Elles nous montrent le moi divisé, coupé en deux parties dont l'une se déchaîne contre l'autre. Cette autre partie est celle qui est modifiée par l'introjection, partie qui englobe l'objet perdu. Mais également cette partie qui s'affaire si cruellement ne nous est pas inconnue. Elle englobe la conscience morale, une instance critique dans le moi, qui s'est confrontée au moi de façon critique aussi en temps normal, mais jamais si inexorablement et si injustement. Nous avons déjà dû dans des occasions antérieures faire la supposition ("Narcissisme", "Deuil et mélancolie") qu'une telle instance se développe

---

(1) zum ersatz

(2) Ich

(3) Markuszewicz : "Beitrag zum autistichen denken bei Kindern", Intern. Zeit, f. Psych., VI, 1920 (Contributions aux pensées autistiques chez les enfants).

(4) "Trauer und Melancholie"

dans notre moi, qui peut s'isoler de l'autre moi et entrer en conflit avec lui. Nous l'avions nommé "idéal du moi" (1) et lui assignions comme fonction l'observation de soi, la conscience morale, la censure du rêve et l'influence principale dans le refoulement. Nous disions qu'il était l'héritier du narcissisme originaire dans lequel le moi infantile se suffisait à lui-même. Peu à peu il prend parmi les influences de l'entourage les exigences que celui-ci pose au moi, auxquelles le moi ne peut pas toujours se conformer, de sorte que l'homme, là où il ne peut être content lui-même de son moi, puisse alors trouver sa satisfaction (2) dans l'idéal du moi (1) qui s'est différencié du moi. Nous constations aussi que dans le délire d'observation, la désintégration de cette instance devient notoire et qu'à cette occasion se dévoile son origine, c'est-à-dire les influences des autorités, en particulier des parents (3). Mais nous n'avons pas oublié de mentionner que la mesure de la distance entre cet idéal du moi (1) et le moi actuel est très variable pour chaque individu particulier, et que pour beaucoup cette différenciation à l'intérieur du moi n'atteint pas un degré plus large que chez l'enfant.

Mais avant que nous puissions utiliser ces matériaux pour la compréhension de l'organisation libidinale d'une masse, nous devons prendre en considération quelques autres interactions entre l'objet et le moi (4).

0

0 0

---

(1) Ichideal

(2) Introduction au Narcissisme, parag. III

(3) " " "

(4) Nous savons très bien qu'avec ces exemples pris à la pathologie, nous n'avons pas épuisé l'essence de l'identification, et que nous laissons donc intacte une partie de l'énigme de la formation de masse. Il faudrait ici entreprendre une analyse psychologique beaucoup plus approfondie et plus étendue. De l'identification mène un chemin qui passe par l'imitation jusqu'à l'Einfühlung, c'est-à-dire à la compréhension du mécanisme par lequel seulement une prise de position à l'égard d'un autre psychisme nous devient possible. Egalement dans les manifestations d'une identification existante, beaucoup de choses sont encore à éclaircir. Elle a entre autres la conséquence que l'on limite l'agression contre la personne avec laquelle on s'est identifiée, on la ménage, on lui vient en aide. L'étude de telles identifications, ...

(4) .... (suite de la note) comme elles sont à la base par exemple de la communauté de clan, a révélé à Robertson Smith ce surprenant résultat, qu'elles reposent sur la reconnaissance d'une substance commune ("Kindship and marriage", 1885), et par conséquent peuvent également être créées par un repas pris en commun. Ce trait permet de rattacher une telle identification avec celle de l'histoire primitive de la famille humaine telle que je l'ai construite dans "Totem et Tabou".

RECHERCHES CRITIQUES

Guy LERES : A propos de deux textes de Freud

Jean LOMBARDI : A propos de Max Müller.

RECHERCHES CRITIQUES

A propos de deux textes de Freud [1]

DROLE D' R

AUTOUR DE LA NEVROSE OBSESSIONNELLE

LA MORT ET LA CASTRATION

Guy LERES

---

(1) Il s'agit des deux communications (Mitteilungen) publiées à la suite l'une de l'autre par Freud, en 1916 dans l'Internationale Zeitschrift für Artzliche Psychoanalyse, vol. 4, p. 110-112 :

- (1916 b) : Mythologische Parallele zu einer plastischen Zwangsvorstellung. Traduction française in : Essais de Psychanalyse appliquée : Gallimard (Idées), p. 83.
- (1916 c) : Eine Beziehung zwischen einem Symbol una einem Symptom. Traduction française in Revue française de Psychanalyse, 1935, T. VIII, n° 3 : pp. 447-448 (qu'on lira dans Auswahl aus Freud's Schriften : Psa Verlag; Vien Zurich, 1971 a).

Les avatars et les disjonctions diverses de ces deux textes et de leurs traductions, suivent précisément les jeux de séparation et de substitution proposés par Freud. C'est la figure même de Βαυβο (supprimée de l'édition française) qui lie les deux textes dans l'édition originale.

Mitteilungen.

1.

Mythologische Parallele zu einer plastischen Zwangsvorstellung.

Von Sigm. Freud.

2.

Eine Beziehung zwischen einem Symbol und einem Symptom.

Von Sigm. Freud.

Freud écrit en 1916 : "Parallèles mythologiques à une représentation obsessionnelle plastique". Ce texte pose un problème de lecture tant les parallèles semblent euclidiennes de ne se rejoindre nulle part et il n'est pas évident à une lecture cursive qu'elles aient un rapport saussurien de signifiant à signifié. L'intérêt de ce texte semble résider dans ce qui n'y figure pas car on peut se demander quel extraordinaire soulagement a pu procurer à Freud la découverte que "la représentation plastique" qui lui pose question existe bel et bien dans la caricature française ou dans la mythologie grecque et alors qu'il ne se livre dans ce texte à aucune analyse de la production artistique en question, et pas davantage de la représentation plastique. Il y a dans ce "rapport" posé par Freud quelque chose d'irréductiblement perdu qui ne peut qu'attirer l'attention.

Freud donc remarque chez un jeune patient l'existence au niveau du discours, à côté de pensers obsessionnels, d'images obsessionnelles connexes ou non.

Freud nous propose un exemple de connexité mot/image

		la partie inférieure d'un corps nu,
		muni de bras et de jambes,
	néologisme	à laquelle manquaient la tête et le haut
VATERARSCH	auquel	du corps.
	est associé:	Les organes génitaux n'étaient pas indiqués.
		Les traits du visage (du père) étaient peints
		sur le ventre.

Suivent quelques remarques cliniques adjacentes où Freud pose, au-delà "de la rare absurdite du symptôme", la normalité tout à fait remarquable du patient quant à son intelligence

et à son ambition, malgré qu'il se fût "abandonné" jusqu'à sa dixième année à "des pratiques actives d'érotisme anal, sous les formes les plus diverses", pratiques qu'il retrouvera à la puberté sans doute lorsqu'il aura à "lutter contre l'érotisme génital".

A cette phrase, curieusement, Freud associe la relation au père que, bien sûr, il y fallait bien la caution de Freud, le patient aime, respecte "beaucoup" et "craint". "Craint passablement" écrivent les traductrices françaises, ce qui engendre toute une connotation de ce qui se passe à ce qui est passable alors que Freud écrit lapidairement "nicht wenig". Pas qu'un peu, il le craignait son libidineux de père, ce jeune obsessionnel, père pourtant si contraire à son propre idéal d'ascétisme et de répression des instincts.

Revenons avec Freud au mot Vaterarsch. Suivant en cela la trilogie des relations du jeune obsessionnel à son père : "amour, respect, crainte", Freud mettait dans ce terme une germanisation malicieuse du noble titre de patriarche" comme si "Le mot d'esprit" (1905) n'avait pas été écrit, et, en note, les traductrices nous renseignent comme le ferait n'importe quel dictionnaire de ce que "Arsch" veut dire "cul". Etonnante pudeur ! de "n'entrevoir comme un blasphème qu'absence éternelle de lit", car il est difficile de soutenir que ce néologisme ne connote pas deux dérives essentielles "Vaters Arsch" et "Vaters Aschen".

Essayons de voir où elles peuvent nous mener. "Vaters Arsch" - Le Père-Cul génitivisé devient le cul du père, qui peut bien sûr se référer à l'anatomie du sus-nommé père et à l'analité du père et/ou de son rejeton; d'aucun d'y reconnaître l'homosexualité latente de l'obsessionnel. Peut-être, mais le cul du père peut être le cul que "possède" le père ou qu'il s'attribue. Ici nous pouvons être renvoyé, à un niveau fantasmatique, à l'hypothèse de l'homosexualité visant cette fois le cul du fils, ou alors à un autre cul soit le cul de la mère, comme nous autoriserait à le dire le fait que "les organes génitaux ne sont pas figurés" dans l'image associée, qui, dans ce cas, serait la représentation de la non castration symbolique de la mère. Même si sa castration réelle n'est pas déniée, la mère est bien grosse des oeuvres, des desseins, du père qui lui-même ne se soutient que de cela : son plaisir, mais incapable de poser à la mère un "tu ne réintègreras pas ton enfant", puisqu'il signe lui-même ce ventre de sa face, c'est-à-dire de son narcissisme. Son oeuvre reste adhérente au ventre qui la soutient mais dont elle fait office de phallus propre. Le souhait que son organe soit reconnu comme instrument de la jouissance de l'autre rend à cette autre un phallus de ce que c'est de l'Autre qu'elle jouit. Cet Autre infigurable qui n'est pas le père et qui pourtant

existe quelque part comme seul portant privation à la mère. Cet Autre auquel se réfère la tendance à l'ascétisme du fils. Le père ne peut donc que dessiner sa face sur ce ventre qui n'en jouit pas et qui pourtant n'en jouissant pas trompe quel Autre ? Ce Vater Arsch est bel et bien un blasphème. Blasphème au nom du Père sur le Ventre de la Mère. Quelque chose comme les Ventre Saint-Gris, les Ventrebleu des romans de cape et d'épée dont les héros, défenseurs de veuves, d'orphelins et de reines buckinghamisées malencontreusement ont tout à fait besoin d'épées pour leur éviter le déshonneur. Cette face paternelle sur le ventre, c'est tout à la fois la preuve de la tromperie par rapport à l'Autre et le "fors l'honneur" de la reine. Le fils, c'est l'épée toujours disponible pour les plus périlleuses missions ordonnées par la reine mère pour sauver son honneur, pour ne pas rendre les armes. Libre à lui d'en mourir en saluant son panache, il emportera à jamais avec lui l'Autre du balcon qu'il jouait pour l'Autre de la mort. Il s'agit toujours de "frapper imaginairement le Phallus dans l'Autre pour guérir la castration symbolique"(1). Cette mort nous y renvoie la deuxième piste ouverte par "Vaterasch" = "Vaters Aschen", c'est-à-dire, "Cendres du Père". Encore un superbe juron. L'obsessionnel ne manque pas de gueule. Vaterarsch suit bel et bien l'économie agglutinante du juron et son travail de condensation. Le voeu de mort à l'égard de la figure paternelle est là d'évidence, "Pousse-Toi que je m'y mette", mais le pire est, là, réalisé comme petit autre et ce voeu de mort ne peut alors qu'engendrer celle de celui qui a été engendré : le fils. Réduisant le père au semblable, c'est de la deuxième mort du sujet qu'il va s'agir : de la perte de sa propre face au regard du ventre de la mère, de sa chute comme phallus propre de la mère. Impossible, il vaut mieux y laisser la gueule du père et s'en foutre quitte à ne pas lui "ressembler", prix juste pour l'aimer, le respecter, le craindre pas qu'un peu = Phallophane nous suggère Lacan.

N'est-ce pas dans ces directions que peut nous entraîner la mise en rapport du néologisme "Vaterarsch" avec l'image si nous prenons réellement en considération ce que Freud pose lui-même : la tête et le haut du corps manquent mais
les organes génitaux ne sont pas INDIQUES.

Freud parle à propos de l'image, de symptôme. Ce fantasme en effet mérite psychanalytiquement ce nom en tant qu'il est la métaphore du désir de l'Autre en même temps que juron d'une incroyable richesse métonymique de "Va te faire foutre" à "Crève",

---

(1) J. Lacan - Le Transfert. Sem. 1960-61-XVII.

il n'en rate guère, pourvu qu'il s'inscrive dans une chaîne métonymique fonction de φ . C'est donc plutôt dans ce sens sans doute qu'il faudrait lire les exemples mythologiques que donne Freud pour décrire non des parallèles qui en effet ne se rejoignent guère mais une convergence. Les exemples proposés par Freud n'offrent d'ailleurs que des corps de femmes. Le cas de Demeter, déesse de la Fécondité, ne contredit pas ce que nous proposions : une mère cherche son enfant, sa fille enlevée. La femme de son hôte lui montre son ventre et cela la fait rire malgré son état d'abattement et d'anorexie. Y a-t-elle vu son visage, sur cette peau lisse, tendue... ou le nez de Cyrano ?

Quel rire en tout cas, Satori digne des maîtres du Ch'an, pour qu'en remerciement Demeter initie Eleusis aux mystères ouvrant à la quiétude éternelle dont la clef semble ainsi passer par l'objet perdu de la mère : sa castration symbolique permettant à sa fille, par delà la blessure narcissique de la mère, de prendre d'une seconde mort, un nom, Perséphone, en tant qu'épouse de celui qui l'a enlevée : Hades, le maître des Enfers. Dans les mystères d'Eleusis ce nom de femme de l'objet enlevé n'était pas prononcé, seul existait Κόρη : la jeune fille.

Κόρη c'est celle de l'Entre-Deux-Morts, elle est ineffable de n'être pas encore Proserpine, l'épouse d'Outre-Styx. Κόρη est inter-Styx, suspendue à ce que l'interdit porté à la mère la rende au symbolique. Cet interdit est posé par le A. C'est par le Styx que les dieux portaient serment et, fleuve de mort, ses eaux rendaient invulnérable, pour peu que, comme Achille, on y soit immergé. Mais Thétis, de retenir son fils, c'est-à-dire de le maintenir φ par un point si ténu soit-il, comme pour signifier une non castration symbolique, de retenir son fils Thétis indique le lieu de sa blessure mortelle. De n'être suspendu qu'à la castration imaginaire, c'est d'un Moi fort qu'Achille se fera héros. C'est là que Κόρη est suspendue, indiquant de son manque de nom la demande de Demeter. Lacan nous dit (1) : "L'image spéculaire est le canal que prend la transfusion de la libido vers l'objet. Mais pour autant qu'une partie reste préservée de cette immersion, concentrant sur elle le plus intime de l'auto-érotisme, sa position "en pointe" dans la forme le prédispose au fantasme de caducité où vient s'achever l'exclusion où elle se trouve de l'image spéculaire et du prototype qu'elle constitue pour le monde des objets".

---

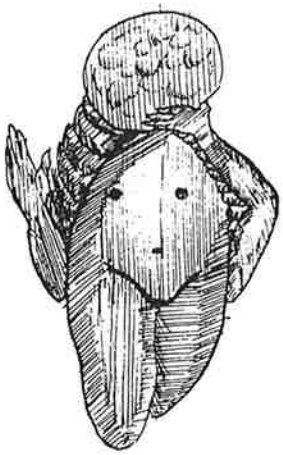
(1) Ecrits p. 822.

Le Styx, c'est ce fleuve que seul le poète repasse. Lewis Carrol et Jacques Lacan nous ont appris à l'appeler "miroir" et Lacan a précisé le geste nécessaire de l'autre d'y soutenir celui qui aura à s'y reconnaître dans une illusion inaugurale. Orphée le traversera pour aller y chercher Eurydice, mais ne pourra payer le prix des retrouvailles : à la re-garder il ne gardera pas l'objet qui s'évanouira à jamais, posant du leurre d'amour le rapport au narcissisme : le repassage ne tolère pas les parures de l'imaginaire et l'objet a n'est pas spécularisable.

Ce que propose le trajet Demeter- Κόρη-Proserpine c'est le décollage à i a pris comme solution, et l'introduction au don d'amour, de donner ce qu'on n'a pas, d'arrêter la folle glissade du -φ sous le fantasme porteur des traits du visage du père mais où manquent les organes génitaux indicateurs à la fois de l'évitement/recherche de la castration et de la même démarche au regard de la mort par l'élision du R. Κόρη c'est celle, par delà le Beau, de prêter au fantasme, qui n'en a n'importe comment que deux, sa troisième dimension, piège d'une réalité où l'humain n'est pas beau pour l'humain. Quoique il fasse ses i a sont plates. L'amante est limande. Rien à faire pour dégager un nymphème, pas de dénombrement possible. Parler en termes d'amour de ce qui est de l'amour le terme, est-ce rendre à la Dame, Sujet de celui dit courtois, sa valeur de pudeur, telle qu'à ne se présenter qu'en flots au fer de lance, elle ne peut se voir être vue, et entre les lignes des rimes être lue dévoilée ?

Κόρη c'est celle du lieu de l'interrogation sur la castration. Castration imaginaire reprise au niveau symbolique grâce aux "objets transitionnels", que figurent les objets cultuels grâce à la ternarité du rite : prise des objets dans un grand panier, dépôt dans un petit panier, remise dans le grand panier. Ternarité, deux recevants, et pourtant ternarité, car du passage de l'un à l'autre panier les objets rituels se sont retournés, "moebialisés" par leur reprise dans le champ du symbolique, c'est-à-dire du oui primordial de la mère ouverture possible à une dénégation. C'est d'être enlevée à sa mère que Κόρη prend nom de Proserpine, c'est-à-dire prend pied au-delà d'une première mort dans sa sexualité. Le rapport à la castration s'indique comme suivant fidèlement l'hypothèse freudienne de la sexualité infantile d'être prise en compte par le sujet au travers de la constatation de la castration réelle de la mère, le βαυβώ; encore faut-il pour qu'elle soit complète qu'elle puisse être reprise symboliquement au-delà d'un "ça va pousser", c'est-à-dire que la mère ait quelque part le rire de Demeter.

C'est dans ces termes que semble posée, dans le mythe, l'articulation savoir-mort-castration. Ainsi que le suggérait le rite de transvasement d'un panier à l'autre d'objets (αγαλματα ?) figurant des symboles de fécondité ou des simulacres d'organes sexuels κτεις, φαλλος, βαυβω . Car si Baubo était le nom de l'épouse d'un des hôtes, proposés par le mythe de Demeter à Eleusis, il semble qu'il était aussi et peut-être surtout celui de cette figurine de terre cuite, référence à ce geste énigmatique de l'hôtesse, portant un sens à la sexualité féminine dans un au-delà de la castration imaginaire. Ainsi ce βαυβω , cette figurine rituelle et iniatique pourrait, tout comme la peinture de Pompei que Lacan a choisi pour illustrer sa "télévision", "imaginer" cette référence à la "signification du Phallus" : "le phallus est le signifiant de cette Aufhebung elle-même qui inaugure (initie) par sa disparition. C'est pourquoi le démon de l'Αἰδως surgit dans le moment même où, dans le mystère antique, le phallus est dévoilé". (1)



βαυβω

Ici se recoupent les "parallèles" de poser le complexe de castration, absent de cet article de Freud, dans sa fonction nodale de ce que l'obsessionnel tient sa place justement de ce que sa mère n'a pas eu le rire de Demeter et que la figuration décapitée de son βαυβω s'inscrit bien : Α ο φ (α α' α''...)

Α ο φ (α α' α'')

Pourtant ce terme même de "complexe de castration" clôt l'article que Freud a écrit juste après les "Parallèles": "Rapport entre un symbole et un symptôme". Il s'agit cette fois d'un rapport entre le chapeau, histoire de retrouver Cyrano, en tant que symbôle sexuel et le symptôme obsessionnel, encore, de "contestation du salut". Le chapeau, donc, représente le pénis, nous dit Freud,

---

(1) Ecrits p. 692.

dans une esquisse de chaîne signifiante chapeau/tête:boule (celle qu'on perd ?). Il y a un rapport de perte de ce que "l'importance symbolique du chapeau" est d'être "le prolongement (de la tête) susceptible d'être enlevé". Ceci permet la construction d'une nouvelle séquence : décapitation/salut qui sous la marque de salut pour "ne pas vouloir se mettre au-dessous de ce que l'autre pense être". Le rapport symbole/symptôme est ici parfaitement explicite: il est fonction de castration, nous le placerions, nous, au lieu de la métaphore.

En effet, le chapeau est ici métaphore ouvrant à une chaîne métonymique (a a' a''...) support narcissique du sujet et d'où l'obsessionnel articule son symptôme. Cette chaîne entretient une place de signifié avec une chaîne signifiante fonction de la perte qui permet à Freud de poser la castration comme soutenant ce "rapport". Le chapeau comme représentant du pénis est posé comme substitut métaphorique, et en ceci acceptable par le moi, de la perte possible phallique. Mais cette perte opérée dans la maîtrise du "coup de chapeau" s'articule sur un manque symbolique qui permet de rétablir ce qui est de l'ordre du phallus dans un imaginaire de compétition avec l'autre signant l'évitement de castration. Phrase magistrale de Freud "ne pas vouloir se mettre au-dessous de ce que l'autre pense être". Magistrale dans sa référence à ce que le refus de l'obsessionnel s'applique bien au signe du désir de l'autre. Phrase étonnante lorsqu'il vient de poser le chapeau sur la tête comme si l'obsédé ne voulait risquer d'être à la place de ce qui prend sens de ce qui s'ôte parce qu'il pense que l'autre pense que lui, l'autre, est le φ . Pas question donc d'être en-dessous mais alors il se chasse lui-même d'être sous le chapeau, c'est-à-dire, en terme de signe, qu'il se chasse de l'honneur qu'on pourrait lui faire et, puisque ce serait là reconnaître la place de φ d'où l'autre le salue c'est à cette place qu'il l'agressera comme pour penser la castration symbolique dans l'interchangeabilité de l'autre. Ceci imposant le rejet des signes de l'autre, entrave à jamais l'inscription possible d'un désir propre dans les cendres de l'Autre : Vater aschen.

ι(a)

0

0 0

NOUS SOMMES TOUS DES MYTHOLOGUES

ou

DE LA METAPHORE ET DU LANGAGE, d'APRES Max MULLER and C°

Jean LOMBARDI

"Le monde tout entier est, en quelque sorte, le domaine du linguiste". (T. I p : 3)

Telle pourrait être la phrase illustrative du travail que Muller entreprît en 1861, puis 1863, pour la divulgation de la linguistique dans ses Lectures on the Science of Language.

Les questions qui animent la curiosité du linguiste sont encore celles-ci : "Le langage est-il l'oeuvre de la nature ou l'oeuvre artificielle de l'homme ? Les diverses langues du globe ont-elles eu une origine commune ou des origines différentes ?"

"L'opération de cette faculté humaine" sera pourchassée dans les dialectes, proverbes, légendes, les lois et les édits, et jusque dans les "fragments presque réduits en poussière".

Nous sommes à l'acmé de l'ère "Un-Deux-ropéenne" de la linguistique.

C'est sur le terrain de la philologie comparée que Muller conquiert ses titres de gloire. Il participe à la transhumance des universitaires de l'époque, et parcourt à peu près le même itinéraire que Saussure; mais le chemin n'est pas pavé des mêmes interrogations. M. Bréal a dû en apprécier la différence, qui supervisa la traduction des ouvrages de Muller, et, céda son cours à Saussure.

Préoccupé des causes de l'évolution ou du changement qui intervenaient dans les langues, Muller s'inscrit dans cette seconde partie du XIXème siècle, parmi les néo-grammairiens soucieux de "causes vérifiables" qu'il faut aller "chercher dans l'activité des sujets parlants qui transforment la langue en l'utilisant". (O. Ducrot Diot. Ency. des Sc. du Langage : p : 27). Cette recherche des causes prendra pour objet d'étude "le passage d'un état (de langue) à celui qui le suit". Les lois phonétiques, d'ordre articulatoire, justiciables d'une explication physiologique, sont reconnues comme premier type de cause. Le second, est d'ordre psychologique. L'explication linguistique se doit d'être historique, et elle n'est explicative "que si un sens fondamental, sous-jacent aux différentes acceptions d'un mot, se trouve être le sens chronologiquement premier". (O.D. p : 28). Cette démarche emprunte les principes positivistes qui régnaient sur la science et la philosophie contemporaines.

Quel est l'intérêt d'un détour par Muller, si ce n'est celui de glaner les idées abandonnées dans son texte, en a parte, comme hypothèse ou conviction personnelle, comme à côté de quoi il passe. Il est probable qu'elles ne prennent une valeur que d'être répercutées sur les apports ultérieurs de Freud ou de Saussure.

C'est principalement par la déviation de ses exemples au regard de l'analyse qu'ils doivent illustrer, que Muller s'empêche de saisir le fil d'Ariane. Il s'attarde particulièrement sur les modifications que subissent les mots, et pour soutenir la démonstration selon laquelle l'altération phonétique est impuissante à tout expliquer, il s'engage dans l'éthno-linguistique. Pour cela, il s'appuie sur Hale - (United States exploring expédition) - et extrait la coutume du Te pi, par laquelle les polynésiens "cessent d'employer dans le langage ordinaire, les mots qui composent le nom ou une partie du nom du souverain ou de ses proches parents; et pour remplacer ces termes, ils créent de nouveaux mots". (p : 41, T.I.). Pour donner plus de poids à son argumentation, il évoque F.W.Farrar, selon lequel quelque chose de fort approchant existe dans la langue cafre, où un usage - Ukuhlonipa - "défend aux femmes de prononcer les mots dans lesquels existe un son qui se trouve également dans les noms de leurs plus proches parents mâles". (p : 44). Certainement impressionné par ce dernier exemple, Muller se lance dans "l'influence des femmes sur le langage", et déduit : "c'est avec juste raison que nous disons notre langue maternelle". Convaincu, il saute sur le Brutus de Cicéron où : "les lettres de Cornélie... nous montrent que ses fils ont été élevés autant dans le langage que dans le giron de leur mère" ; puis Dante qui "attribuait les premiers essais de composition littéraire dans la langue vulgaire de l'Italie à l'influence secrète de femmes qui ne comprenaient pas le latin".

Cette recherche se poursuit à travers les drames sanscrits où les dialectes prâcrits servaient à écrire le rôle des femmes; puis chez les grecs avec l'éolien et l'ionien; le haut et bas allemand; dans la langue celtique avec le gadhélique et le kymri... etc... Il déduit, à l'aboutissement de cette course, que les langues "se partagent en deux grandes branches, l'une ayant un caractère plus mâle, et l'autre plus féminin" (T. I, p : 46). Cela lui sert en même temps à une autre distinction d'entre les "dialectes nomades et les langues d'Etat" (T. I, p : 49). Et sans plus d'explication, il voit dans tout ça "l'enfance du langage avec tous ses caprices enfantins". Ce pourrait être une fin de non-poursuite, mais Muller se ressaisit : "en nous découvrant les lois rigoureuses et minutieuses qui règlent les changements de chaque consonne, de chaque voyelle ou de chaque accent, la science du langage formera notre esprit à une sévère discipline... en nous aidant à comprendre la langue dans laquelle nous pensons et d'autres, ..., cette étude nous fera voir de quelle extrême importance est la science du langage pour la psychologie". Il suffit de lire un certain débat de 1967, "Pour ou contre Lacan" (Q.L. n° 20) pour penser que certains de nos contemporains seraient enfants du XIXème et mauvais élèves d'un Muller.

Quant à Muller, le souci de "former l'esprit à une sévère discipline d'analyse" n'est pas ce qui transpire d'un tel parcours (ici, abrégé) d'idiomes. C'est bien à cela que Saussure était sensible dans son appréciation du travail de Muller (C.L.G., p : 339). L'étonnant, dans cette série essouflante, est que Muller n'ait pas changé de foulée. Ses deux premiers exemples ne défigureraient pas Totem et Tabou, et particulièrement ce chapitre du Retour infantile du Totémisme qui donnerait sens aux "caprices enfantins"; avec cette mention du "droit maternel" (p : 198, éd. 1932). Muller s'emballe dès le second exemple dans la discrimination des langues en "mâle et féminin" (certainement pour ne pas dire "femelle"), c'est-à-dire après le premier qui met en évidence le poids de l'Interdit... Droit maternel avec lequel il eut à faire, puisqu'il perdit son père alors qu'il n'avait que quatre ans.

Muller s'engage donc dans ce qui va être proprement son enseignement. Il organise ses leçons en deux parties. La première, où il traite "ce qu'on peut appeler le corps ou l'extérieur du langage", qui se rapporte aux "lettres, syllabes ou mots" qui correspondent "aux sons dont le langage est revêtu", en soulignant l'importance de l'étymologie (T.I, p : 51). La seconde partie s'occupera de "l'âme du langage", soit les "conceptions qui ont sollicité une expression, leurs combinaisons, leur développement, leur corruption et leur renaissance" pour y découvrir les "principes fondamentaux de la mythologie" et rechercher "quelle influence le langage peut exercer

sur nos pensées". (T. I, p : 52). Ce n'est pas véritablement anticiper des développements à venir que de dire qu'il s'agit là de perpétuer la dichotomie : corps/esprit, redoublée par corps du langage/âme du langage, fondant la problématique de la prévalence de l'un des termes. Cependant, en amorçant un écart, c'est aussi de deux versants du langage qu'il s'agit. Ils ne seront pas, bien sûr, amenés comme Saussure l'imposera; mais ils joueront malgré Muller, selon le registre du signifié et de la combinaison signifiante, dans son approche de la métaphore qu'il posera comme ressort fondamental du langage.

Il ne sera pas dit - comme Saussure et Benveniste en éprouvent la nécessité dès l'ouverture de leur réflexion - ce qu'il en est du langage, si ce n'est une suite de sons articulés, considérés comme éléments en soi et dont la "cause" est à chercher dans un état plus ancien. Passant à côté d'une distinction des sons, car "entendant des sons, le locuteur identifie en réalité des phonèmes" "qui sont "des réalités psychologiques" (Benveniste - Probl. de Ling. Génér., T. I, p : 22). Pas plus qu'il ne sera question de différencier la langue du langage ou de la parole. Les effets de langage, comme institution actuelle, seront considérés comme héritiers du passé et tout l'ensemble du travail consistera, pour Muller, à distinguer ce qu'il est de ce qu'il a été. Le sujet parlant ne sera entrevu que d'être du genre humain affublé de possibilités articulatoires.

Mais ce ne sera pas en vertu de ces manques que Muller s'attend à de "sérieuses objections". Le risque de cette levée de boucliers est de "vouloir traiter des sons comme indépendants de toute signification et... de la pensée comme indépendante des mots". (T. I, p : 53). Le second prédicat nous surprend aujourd'hui d'une façon toute différente de ce à quoi Muller s'attend, car s'il est quelque chose de solidement ancré, c'est que la pensée détermine le langage. Il faut croire d'ailleurs que ce n'est pas le privilège du XIXème siècle, puisque Benveniste y revient dans ses Catégories de pensée et catégories de langue (T. I, p : 63).

Muller donc impose que "nul homme ne profère des sons articulés sans qu'ils aient un objet, une intention, une signification... Un son articulé est toujours une émission, une expression de quelque chose qui est au dedans de nous, une manifestation ou une révélation de quelque chose qui demande à se manifester et à se révéler" (T. I, p : 54). Il posait là manifestement ce qui aurait pu lui faire parler de "réalités psychologiques" comme parties intégrantes des sons. Ceci ne sert à Muller que pour nier que le langage puisse être "né d'une convention entre les hommes" (dont il aurait fallu qu'ils soient "sages, rois, prêtres ou philosophes"). Mais,

rien n'est plus loin de la pensée de Muller "que de nier la possibilité de composer artificiellement un certain langage, après que les hommes ont appris à parler et à raisonner" (T. I, p : 55). On va voir comment Muller s'en arrange, pour aboutir à nier le caractère opératoire d'une telle tentative. Un tel cheminement illustre la méthode de travail de Muller. L'argument offert pour ajuster une telle éventualité est "qu'un homme tel que Leibniz" s'y soit vivement intéressé. Il lui reste toutefois "difficile de penser qu'une pareille langue puisse jamais venir à passer dans l'usage"; cependant, "que le problème soit susceptible d'une solution, et d'une solution fort parfaite, c'est ce qui ne peut faire l'objet d'un doute" (T. I, p : 55). Faute d'une définition du langage, il est aisé à Muller de passer d'une négation à son contraire ! Le plus gros de sa seconde leçon est consacré à "exposer ce qui a été accompli pour la formation d'une langue philosophique et universelle", à commencer par la Spécieuse Générale de Leibniz. Et bien que ce dernier ait échoué "à animer des excellents hommes" (c'est Leibniz qui parle) pour qu'ils s'intéressent à sa Spécieuse comme il avait pu le faire avec le calcul des infinitésimales, il reste, pour Muller, "incompatible avec le caractère de Leibniz de supposer qu'il en aurait parlé avec une telle confiance, si elle n'avait existé dans son esprit qu'à l'état de rêve ! " Pourtant, il le dit, et, il le dit en remarquant que ceci avait préoccupé Leibniz toute sa vie depuis ses années de collège, c'est-à-dire comme quelque chose qui n'en finit pas de ne pas s'achever. Et pour mieux se fourvoyer, il présume que Leibniz connaissait l'Essai d'un caractère réel et d'une langue philosophique, écrit par Wilkins en 1668... que Leibniz "avait compris immédiatement que le projet qui y était ébauché pouvait recevoir de grands perfectionnements" (T. I, p : 57). Cet ouvrage - dit Muller - "autant que j'en puis juger me semble offrir la meilleure solution qui ait encore été proposée, d'un problème qui ne peut avoir d'importance pratique". Muller insiste ! Il va en proposer l'étude pour "mieux comprendre la nature du langage réel, en montrant ce que serait une langue artificielle et comment elle diffèrerait du langage vivant" (T. I, p : 58).

Le plan est étoilé de "si", mais le fait que ce travail fut exécuté "par un seul homme sans le seconrs d'aucun collaborateur" attendrit Muller qui "juge avec indulgence". Comme il s'agissait d'une classification des connaissances qui "devait être permanente, immuable et universelle", Muller, champion de l'altération, du dépérissement, du développement, de la corruption et de la renaissance des mots, estima que : "par sa nature même - cette langue artificielle était - sujette à de continuels remaniements". Cela ne l'empêche pas d'en parler encore pour douze pages, et de conclure :

"jusqu'à ce qu'on nous prouve le contraire, nous soutiendrons que jamais langue réelle n'a été formée de cette manière". (T. 1, p:75) Malgré cette conviction, cela ne lui permet pas de définir le langage autrement que par un constat : "nous n'entendons jamais de sons articulés qui ne soient unis à des idées déterminées et je crois qu'il est non moins vrai de dire qu'il n'existe aucune idée déterminée sans qu'elle soit incorporée dans un son déterminé... et c'est pourquoi, j'ai la conviction profonde que la pensée est impossible sans le langage" (T. I, p : 76). D'une certaine manière, Muller retombe sur nos pieds. Mais, ajoute-t-il, "on ne supposera pas que je veuille nier ici la réalité de la pensée ou de l'activité mentale chez les bêtes... mais nous ne saurions découvrir en elles la moindre trace de ce que les grecs appelaient logos". Certaines expériences sur l'apprentissage du langage chez le chimpanzé ne contrediraient pas Muller.

Muller pense que "quel que soit le vocable adopté - pour nommer une chose - il ne pouvait être formé avant que l'esprit de l'homme eut saisi - cet objet - par une de ses qualités caractéristiques et l'eut rangé ainsi, avec d'autres, dans quelque catégorie générale" (T. I, p : 79). Et comment s'apprécient ces qualités ? Et bien c'est que, pour le cheval par exemple, qu'il galope, et vite ! et ceci en fonction de l'Arya primitif qui fut frappé par sa vitesse..." c'est pourquoi de la racine as a été dérivé asva, le coureur, le cheval, qui se retrouve en latin sous la forme ekuus, c'est-à-dire equus..." etc . Selon Muller, la qualité générale d'une chose impose la racine première de son vocable. C'est ce qu'il appelle, dans le sillage de Bunsen, "la première poésie de l'humanité". Et il s'élance : "cette première poésie l'homme seul est capable de la créer. Il le peut parce qu'il a la faculté de la parole: il le peut, nous ne craignons pas qu'on nous accuse de tautologie, parce qu'il est l'homme" (T. I, p : 84). Il aurait pu se permettre aujourd'hui : il le peut parce qu'il n'homme ! Marquant ainsi l'intrusion de l'homme dans le Symbolique, poinçonné de la négation en ce que "le mot est mort de la chose, présentifiant son absence possible, l'anticipant ou la maîtrisant". (G. Pommier - Pulsion). Une intervention de Brown soutiendra notre auteur dans cette opinion qui, selon lui, répugne à de nombreux philosophes : "que l'homme puisse raisonner sans langage d'aucune sorte, c'est ce qui ne me semble pas pouvoir faire l'objet d'un doute raisonnable". Il s'ensuit une sorte de preuve fournie par l'exemple des sourds-muets qui "sont instruits par des maîtres qui possèdent les idées générales et les sons qui servent de corps aux idées". (T. I, p : 85). Selon Muller, les sourds-et-muets utilisent des signes de signes, qu'il assimile au langage écrit qui est : "une image des sons dans lesquels notre pensée a été incorporée - comme - l'écriture

hiéroglyphique est l'image du langage ou de la pensée" (T. I, p : 86). Il semble bien que "cette écriture qui fait image", combine l'idéogramme au phonogramme pour être "porteuse d'un sens caché, mais aussi du mode de production de ce sens" (D. de Liège - pour le Diction.). C'est là où Muller achoppe et où Freud réussit. Le caractère d'écriture sacrée échappe à Muller, alors que Freud va parler de l'hiéroglyphe comme du rêve qu'il dit être un texte sacré (D. de Liège).

Ne pouvant affiner l'idée que "sans mots, on ne peut donner, même pour un moment, une existence réelle à des idées aussi simples que celles de blanc et noir" (T.I, p : 88), Muller fait intervenir une pléiade d'auteurs dont le renom suffit à cautionner son engagement. Il les utilise comme force de persuasion pour ce qu'il estime être un combat : "il faut qu'ils - les linguistes - aient sans cesse le glaive ceint à leur côté et qu'ils soient toujours prêts à repousser les attaques de l'ennemi" (T. I, p : 8). Aussi, lorsqu'il avance un "argument convaincant", afin de montrer "que la raison ne saurait passer à l'acte sans le langage", il choisit un "mot quelconque : Expérience ! ". C'est probablement celle de ses pairs que le sollicite, et peut-être plus encore celle de son père Wilhelm, que Perrot et Harris (les professeurs-traducteurs) présentent comme "un des poètes de ce siècle les plus chers aux allemands", dont "les chants des grecs" sont les plus célèbres parmi ses poésies lyriques, et dans lesquelles "il célèbra la régénération de la Grèce" (T.I., notice). D'une certaine manière, Muller l'indique lorsqu'il s'efforce "de pénétrer le plus avant possible dans la vie réelle des pères de la race humaine" (T. II, p : 53). C'est aussi cette même Grèce à propos de laquelle s'étonna Muller qu'elle ait pu produire "un tel fléau" mythologique. Donc : expérience, dérivé d'experior... Perior, comme le grec perân qui signifie "aller à travers, traverser"... Peritus : homme qui a passé par bien des choses. Periculum : chose à traverser, un péril... Experior : traverser quelque chose et en sortir (sanscrit : uyutpad)... de là, expérience !

Je ne sais, dans cette lignée d'héritiers - (on parlait au XIXème de "parenté" des langues, de "famille", d'une "langue-mère" ou "soeur", d'héritage et aussi d'"emprunt) - où est l'effet convaincant ? Par contre, le surgissement de la parenthèse isolant le sanscrit est étonnante ! Etonnante parce que non-nécessaire à l'enchaînement des significations; mais certainement nécessaire à Muller pour qui le sens crie par la racine, un peu comme si, dans l'homme, le langage était en quelque sorte enraciné comme une plante.

A propos d'expérience, les ramifications ne s'en tiennent pas pour épuisées. Muller poursuit :

Le gothique faran, l'anglais to fare, originairement "aller", sont identiques avec perân, les mots allemands Erfahrung : expérience, Gefahr : péril, Wohlfahrt : prospérité... L'anglais, welfare : (prospérité) équivaut au grec europia...

Il y a là, semble-t-il, place pour cette critique de Benveniste : "Nombre de mots ont voyage loin de leur source, passant d'une langue à l'autre par des détours imprévus, mais il est très rare qu'on en décrive le trajet entier. (Comme c'est manifestement le cas ici). Dans la plupart des cas, les étymologistes ne retiennent qu'une portion des données, celles qui intéressent leur domaine respectif, alors qu'il faut suivre toute la continuité du procès et embrasser l'étendue entière du champ linguistique pour être sûr de décrire exactement et de comprendre le phénomène de diffusion" (T. II, p : 241). Muller qui a cependant le souci d'établir sa thèse d'après laquelle "l'étymologie scientifique n'a rien à faire avec le son" (T.I., p : 308) se laisse tout de même prendre aux rêts du signifiant lorsqu'il glisse de l'allemand à l'anglais. C'est aussi ce que Muller produit dans sa sixième leçon dont une grande part est réservée au "Sens opposés dans les mots primitifs". L'analyse critique que Benveniste formule à propos de K. Abel, auquel Freud s'est référé, est applicable aux développements de Muller. (Benveniste, T. I, p : 79).

Pour reprendre le fil directeur qui guide Muller, lorsqu'il donne welfare, il s'en trouve insatisfait, puisqu'il ne renvoie pas à perân. Il va donc chercher experiment à qui il reconnaît qu'il exprime cette "idée plus ou moins générale" (contenue dans le perân grec) et qu'ainsi, "il a une existence réelle". "Mais - dit-il - prenez simplement le son, changez-en l'accent, et nous avons expériment, qui n'est rien. Changez-en une voyelle ou une consonne et nous n'avons plus que des bruits et non pas des mots" (T.I, p : 90). Non pas des mots chargés de signification, mais des signifiants sans signifié : "ils sont mais ne signifient pas" (T. Todorov - Dict. Ency. p : 132). Et c'est bien à côté de la notion de phonème que Muller passe lorsqu'il reconnaît qu'un changement de consonne ou de voyelle (l'une appuyée sur l'autre ou inversement) modifie le signe. Mais c'est plus dans une contradiction d'avec ses propres avancées qu'il insiste : "le son articulé dépourvu de signification est encore moins réel que le son inarticulé". Par cet arrêt, il s'écarte farouchement de la représentation comme "apparition d'une image mentale chez l'usager des signes" (T.T. p : 134), alors qu'il soutenait antérieurement que "le son articulé est toujours une expression de quelque chose qui est au-dedans de nous" (T.I, p : 54). Il se reprend ainsi pour reconnaître "le caractère un et indivisible du langage et de la pensée : si donc ces sons articulés n'existent nulle part, il s'ensuit que le corps du langage n'a jamais pu être trouvé nulle part

à l'état isolé et indépendant... De là s'ensuivrait que nos conceptions, qui portent toujours ce vêtement du langage, n'ont jamais pu exister à l'état nu" (T. I, p : 91). Et ce raisonnement, il l'illustre d'un apport polynésien pour qui "penser est parler dans l'estomac" (d'après Farrar). Si ce n'était Muller on approcherait de la notion de conversion.

C'est donc résolument que Muller porte son attention sur une analyse du langage qui consiste à faire "remonter les mots à leurs éléments les plus primitifs pour arriver à trouver des racines". Sorte de pélerinage du sens à sa source. Pour Muller la racine "est la partie la plus simple et qui ne peut subir une nouvelle réduction sans que la nature du langage en soit détruite... Il faut accepter simplement les racines comme étant des faits premiers au-delà desquels il n'y a pas à remonter". (T. I, p : 99). Curieusement, il s'étonnera plus loin, qu'après avoir cheminé dans le labyrinthe des sens et atteint la racine première, du pourquoi celle-ci ? Qu'elle doit être, elle-même fondée sur une base métaphorique. En attendant, il répond à l'observation qui lui a été faite que : si sa définition était vraie "les racines seraient de pures abstractions et comme telles, impropres à fournir l'explication des faits réels du langage" - ce qu'il nie - en se lançant dans le dédale géographique des langues et des auteurs par un saute-mouton de sens en radical, de radical en racine... Saussure reconnaîtra la racine comme une abstraction (C.L.G., p: 255). Muller tirera cette conclusion que nous pourrions lire avec une attention différemment orientée : "c'est qu'il y a eu dans le développement du langage une période où cette distinction nette et tranchée que nous faisons entre les différentes parties du discours n'avait pas encore été établie.. qui est la base sur laquelle repose toutes les parties du discours" (T. I, p: 104), que nous pourrions entendre comme ce qu'il en est de "la chaîne signifiante en tant que primaire de la combinaison, en tant que lieu de la métonymie, et sur laquelle se fonde le jeu métaphorique" (Lacan - Form. de l'Inc. 20/11/57).

"De la puissance des racines "est le titre d'une leçon - la septième - graduant la progression linguistique de Muller. La raison en sera la racine ou "élément radical".

Comme sa démonstration se veut scientifique, il vitupère contre "la licence capricieuse des étymologistes". Mais ce sont ses dérives qui auront le plus d'éclat. Par exemple : "ce fut un événement dans l'histoire de l'homme quand, les idées de père, de mère, de frère, de soeur, d'époux et d'épouse furent conçues pour la première fois... que des mots comme loi, justice eurent été ajoutés au vocabulaire de l'homme. Ce fut une révélation lorsque la conception d'un Créateur, d'un Gouverneur du monde, d'un

Père de l'homme fut formée et que le nom de Dieu fut pour la première fois prononcé" (T. II, p: 16-17). Comment ne pas repenser à Totem et Tabou, de la horde primitive à la prohibition de l'inceste. Quant au Gouverneur du monde, comment ne pas le reconnaître dans le "dieur" (Lacan-Encore, p: 44) qui est justement ce dans quoi chacun patauge, et pousse Muller à se disperser en fouillant "à peu près tous les idiomes du globe". "Telles étaient - dit Müller - les notions générales nécessaires à l'homme, qui furent marquées au coin du langage". Ce qui se rencontre au coin du langage est probablement ce qui le fait circuler. Cette Loi qui interpelle Muller, et dont les lois phonétiques sont insuffisantes à rendre compte, il ne pouvait pas mieux en découvrir l'origine ou la matrice que dans le langage lui-même. C'est ce que Freud fit émerger des formations de l'inconscient "à ce point de jonction du champ de la linguistique avec le champ propre de l'analyse" (Lacan). En d'autres termes, Muller s'interroge : "comment exprimer cette loi de l'histoire d'après laquelle l'individu, qui semble être un libre agent, n'est pourtant que l'esclave des masses sur lesquelles il veut agir, et les masses, qui semblent irrésistibles obéissent néanmoins à la plume d'un auteur inconnu ?" (T. II, p: 17). Je ne sais si Freud aurait agréé à Muller, mais il lui aurait répondu dans sa Psychologie collective.

C'est d'appartenir à l'Ecole historique du dix-neuvième siècle que revendique Muller. C'est Locke qu'il cautionne des acquis de la philologie comparée lorsqu'il fait ressortir "que tous les mots qui expriment des conceptions immatérielles ont été dérivés métaphoriquement de mots qui signifiaient des idées sensibles. Toutes les racines, c'est-à-dire tous les éléments matériels du langage, expriment des impressions externes seulement; et tous les mots, même les plus abstraits dérivent des racines". (T. II, p: 55). C'est l'expression "dérivés métaphoriquement" que nous pourrions reprendre dans le sens où Lacan entend "toutes les significations humaines comme ayant été à quelque moment métaphoriquement engendrées par des conjonctions signifiantes" (20.10.57). Car si nous avons à tenir compte des "éléments matériels" du langage, c'est en tant que le signifiant a pour "caractéristique l'existence d'une chaîne articulée, tendant à former des groupements fermés, formés d'une série d'anneaux..." (13.11.57).

Muller interroge : "comment le langage a-t-il exprimé ce qui semblerait être la plus immatérielle de toutes les conceptions, si tant est que ce fut même une conception rationnelle, je veux dire le néant ?" Comme il semble entendu que toute question comporte sa réponse : "cela a été fait de la seule manière possible, à savoir, par la négation de quelque chose de réel et de palpable, ou par la comparaison avec quelque objet de nos sens". Par exemple :

Rien, s'est dit en sanscrit asat : "non-étant"; en latin, nihil, c'est-à-dire nihilum, lequel est mis pour nifilum, c'est-à-dire ne-filum et signifie "pas un fil" (T. II, p: 62). Rien, n'est plus qu'une simple altération de rem, accusatif de res, et il conserve encore son sens négatif malgré la chute de la particule négative qui le précédait originairement. C'est ainsi que ne pas, vient de non passum, ne point de non punctum. Le français néant et l'italien niente sont le latin non ens... "Et maintenant - prévient Müller - considérez de quelle manière les fables prennent naissance comme par la magie du langage... Il était parfaitement correct de dire qu'on donnait nihilum, c'est-à-dire : pas même un fil. On parlait alors d'un rien relatif; on niait, en réalité, que l'on donnât quelque chose... De même, il est parfaitement correct de dire, en entrant dans une chambre vide : "il n'y a rien ici", entendant par là non pas qu'il s'y trouve absolument rien, mais seulement que nous n'y voyons pas les choses qu'on s'attend à rencontrer dans une chambre... A force de répéter de telles phrases, il se forme graduellement une vague idée d'un néant, et nihil devient le nom de quelque chose de positif et de réel" (T. II, p: 63). S'attendre à voir ce qui n'y est pas... Terreur !!! Un autre écho du fétichisme (V.S. p: 136-37) conjoint Müller et son texte.

Il serait tentant d'enchaîner par l'écho que nous pourrions avoir d'une rencontre ratée dans une chambre vide, mais il me semble que Müller y répond un peu dans un ouvrage ultérieur de 1898 - Nouvelles Etudes de Mythologie, p: 54-55 - "Nous entrevoyons là-dessous, il est vrai, un sens caché. Il est fort aisé de constater que ce sont là des fables. Sans doute, mais qu'est-ce qu'une fabula ? un "dit". Et d'où cela sort-il ? Que l'espèce humaine ait eu une enfance, à la bonne heure ! mais une période de démence, qui se résignera à l'admettre ?" Pour insister quand même et dire qu'il y a derrière ces apparences une "hyponoia, une pensée de derrière la tête". Reprenons en 1863, lorsque Müller sort de la chambre : "les hommes commencèrent de bien bonne heure à parler du néant comme si c'était quelque chose; et ils tremblèrent à cette idée de l'anéantissement que le cerveau d'un fou peut seul concevoir... Que de spéculations, que de craintes, que de délirantes frayeurs à propos de ce nihil - simple mot et rien d'autre !" C'est bien vite dit pour ne pas y supposer un dire sous-jacent.

Un mot, certainement, mais que faire alors de cette intrication du langage et de la pensée; ainsi que de cette "extrême importance" que doit avoir l'étude du langage pour la psychologie ? C'est un mot qui en dirait long sur la maîtrise de cette

frayeur, sur l'apprivoisement de la Mort. Ce "simple mot" dit justement, dans ce contexte, tout ce qu'il contient de rejeté. Pour apprécier l'influence du langage sur la pensée, Muller va enfin aborder son idée maîtresse. "Dans notre emploi du mot néant, il y a autant de mythologie que dans les parties les plus abstraites de la phraséologie mythologique de l'Inde, de la Grèce et de Rome : et si nous attribuons l'usage que nous faisons de ce mot à une maladie du langage, dont il nous est possible d'expliquer les causes, nous devrons admettre que, dans la mythologie ancienne, le langage avait été comme atteint de délire et qu'il n'était plus ce que par sa nature il devait être, à savoir, l'expression des impressions reçues par les sens, ou des conceptions d'un esprit raisonnable" (T. II, p: 65). Pour Muller, pénétré de l'idée que l'agencement du chaos s'est réalisé grâce aux racines, comme une sorte de langue fondamentale, qui aurait permis aux signes de réagir sur la chose signifiée, les termes de mythos et de logos ont gardé leur sens primitif indifférencié. Sur cette base, tout ce qui s'éloignera du sens premier, sera assimilé à une maladie du langage ou mythe, prenant ainsi "le sens d'une parole servant à créer l'illusion " (Ency. Univers. p: 530); et le langage servant à exprimer les conceptions d'un esprit raisonnable, comme "parole disciplinée, ordonnée à la conquête de la vérité" (E.U.), sera celui qui tiendra compte des altérations de significations en n'oubliant pas que le sens premier tient aux racines. C'est peut-être là la paille qui rend fragile l'édifice de Muller, à savoir que le langage ne peut que produire des effets de significations aussi bien dans la démesure mythologique, de l'illusion ou du mensonge, que dans le sens sévère d'un discours bien réglé pour la conquête de la vérité. C'est en cela que Muller nous fait tous mythologues - pour reprendre la remarque de C. Melman - en nous faisant habiter le langage et soumis à tous ses avatars. Car cette mythologie, ou maladie du langage, se fonde sur le procès métaphorique sans lequel - dit Muller - "aucun progrès n'est possible !".

"C'est sous le microscope de l'étymologie que, presque chaque mot laisse apercevoir les traces de sa première conception métaphorique" (T. II, p: 74). Muller distingue deux catégories de métaphore : l'une radicale et l'autre poétique, mais l'une et l'autre seront toujours appréciées en fonction de la racine originelle. "Un des premiers effets, était que des objets entièrement distincts en eux-mêmes, et qui, dès l'origine, avaient été conçus comme distincts par l'homme, devaient néanmoins recevoir un même nom", ce qu'Aristote appelait des homonymes (T. II, p: 76). La trame de cette avancée pourrait, aujourd'hui, mieux se lire ainsi : "c'est dans quelque chose qui est le rapport purement signifiant, c'est-à-dire homonymique que va pouvoir s'exercer l'action qui est d'engendrement de signification". (Lacan - 13.11.57). D'autre part, reprend

Muller, "un seul et même objet recevait plusieurs noms, et devenait, polyonymique", qui est, ce que Muller reconnaît comme "maladie", une condition du fonctionnement du langage "pour dire la variété infinie de notre expérience" (E.U., p: 532).

"J'appellerais mythique ou mythologique cette période de l'histoire du langage et de la pensée comme étant caractérisée par deux tendances : la tendance homonymique et la tendance polyonymique... Ce que j'appelle période n'en est pas une dans le sens strict du mot, elle n'a pas de limites fixes. Les tendances qui caractérisent la période mythique continuent, sous divers déguisements, à se faire sentir dans tous les temps" (T. II, p: 78). En second lieu: "je ne me sers pas de ce terme mythologique dans le sens restreint où on l'emploie généralement, c'est-à-dire comme un mot qui se rapporte nécessairement à des récits touchant les dieux et les héros. Dans l'acception où je le prends, ce mot peut s'appliquer à toutes les sphères de la pensée et à toutes les classes de mots" (T.II, p:79). C'est donc retirer au mythe son caractère de texte sacré et en parler comme du langage en reconnaissant cependant un sens caché. N'est-ce pas retrouver ce à quoi tout un chacun s'affronte, du fait qu'il parle, et en retrouver l'écho dans le "Roman familial du Névrosé" (Freud), ou "Le mythe individuel du névrosé" en ajoutant ce qu'en dit Lacan : "au sein de l'expérience analytique existe quelque chose qui s'appelle à proprement parler un mythe. Le mythe étant précisément ce qui peut être défini comme donnant une formule discursive à ce quelque chose qui ne peut être transmis dans la définition de la vérité, puisque la définition de la vérité ne peut que s'appuyer sur elle-même, et que c'est en tant que la parole progresse par elle-même et par exemple dans le domaine de la vérité qu'elle la constitue". Mais c'est là quelque chose qui échappe à Muller que le mythe puisse dire quelque chose qui ait à voir avec la vérité, ou qu'il la dise à travers autre chose.

"Toutes les fois qu'un mot quelconque, après avoir été d'abord employé métaphoriquement, est employé sans que l'on ait une conception claire des degrés par lesquels il a passé de sa signification originelle à son sens métaphorique, il y a danger de mythologie; toutes les fois que ces degrés sont oubliés et remplacés par des degrés artificiels, nous avons de la mythologie ou, si je puis m'exprimer ainsi, nous avons une maladie du langage". La dévotion qui sera dès lors accordée à ce discours mythique est ce que Muller appelle : "l'influence des mots sur la pensée". Cet oubli, ou le jeu de la substitution signifiante, Muller ne peut leur trouver une raison. Il faudra attendre Freud et la trilogie du rêve, du mot d'esprit, du lapsus et de l'oubli de nom. Quant à Muller, contrairement à son avertissement, c'est dans les exemples de la mythologie grecque, indienne, scandinave... etc, qu'il va dénoncer les

déviations de significations en opérant pour chaque mot, un pélerinage à sa source.

Il clôturera ses leçons par un rappel des principes de son enseignement : "Je comprends sous ce nom - mythologie - tous les cas où le langage usurpe une puissance indépendante, et réagit sur l'esprit, au lieu d'être, ce qu'il devrait être par sa nature, la simple traduction et l'expression, par une forme extérieure et sensible, des conceptions de l'esprit" (T. II, p: 279). Curieuse pétition quand il s'est employé à prouver, par tous ses exemples, que le langage usurpait partout cette place ! Mais faute d'avoir défini valablement le langage, il n'a pu que se méprendre.

Il achève : "Celui qui examinerait l'influence que des mots, de simples mots, ont exercée sur l'esprit des hommes, pourrait écrire une histoire du monde plus instructive qu'aucune de celles que l'on a écrites jusqu'à présent... Même les sciences dites exactes se sont souvent laissées égarer, par cette voix de sirène" (T. II, p: 280).

Müller, prophète heureux, décédait l'année de parution de l'Interprétation des Rêves.

27 septembre - 2 octobre 1975.

TRAVAUX CLINIQUES

G. Askenasi - J.P. Chartier - M. Fennetaux -
S. Hajlblum - J. Hassoun - E. Poyart -

POUVOIR DE L'INTERPRETATION

Docteur G. ASKENASI

L'interprétation, temps fort de la relation psychanalytique possède bien un certain pouvoir et c'est même surtout à ça qu'on la reconnaît comme telle, mais c'est du pouvoir de l'Autre (avec un grand A) qu'il s'agit !

Ce qui commande le discours psychanalytique (dit Serge Leclaire) c'est la mise en jeu de la jouissance alors que le discours du pouvoir relègue la jouissance dans un statut d'au-delà.

La condition pour que le discours psychanalytique se tienne est qu'il y ait possibilité de mettre en jeu ce qu'il en est de la jouissance, autrement dit que puisse se constituer ce qu'on appelle l'espace du transfert.

Or, cet espace ne se constitue que d'un abandon de pouvoir, abandon de la part du client c'est évident et ce n'est pas toujours possible ni facile car tout le monde ne peut pas parler depuis un divan ou comme d'un divan. (c'est ce qu'affirmait un homme qui, armé d'un magnétophone, avait décidé de "faire parler" son analyste. Montrant le divan, il disait "on ne peut pas guérir là-dessus ! C'est impossible ! et vous-même vous n'êtes pas guéri parce que vous avez passé trop d'années là-dessus, vous n'osez pas regarder les gens en face... Vivre avec les autres, c'est leur faire face"; cf. pour en savoir plus sur

l'homme au magnétophone, "Les Temps Modernes" avril 1969 "Dialogue psychanalytique"). Mais, ce qui est peut-être plus difficile à concevoir, l'espace du transfert ne se constitue aussi que d'une renonciation au pouvoir de la part de l'analyste. C'est ce que développe en y insistant Jacques Lacan, dans un des principaux articles des Ecrits, intitulé "La direction de la cure et les principes de son pouvoir".

Comme définition de l'interprétation, au sens psychanalytique du terme, je vous propose celle-ci empruntée à Jacques Lacan (ce n'est d'ailleurs pas une définition) à proprement parler, mais plutôt une description de ce qui se passe :

"L'interprétation de l'analyste ne fait que recouvrir le fait que l'inconscient - s'il est ce que je dis - à savoir jeu du signifiant - a déjà dans ses formations rêve, lapsus, mot d'esprit ou symptôme procédé par interprétation. L'Autre, le grand Autre est déjà là dans toute ouverture - et je crois que c'est sur ce mot ouverture qu'il faut insister - si fugitive soit-elle de l'inconscient" (Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse Seuil; "Présence de l'analyste").

Je me propose donc de donner un certain nombre d'exemples de cette "ouverture" qui montrent dans quelles conditions elle peut se produire, en quoi elle consiste et quels en sont les effets.

Prenant toujours comme toile de fond la question du pouvoir, j'ai choisi pour illustrer cette conception de l'interprétation :

- premièrement la survenue de celle-ci dans le champ de trois structures paranoïaques.

Vous savez en effet que dans le mode d'être paranoïaque, le manifeste du discours consiste principalement en l'affirmation d'un pouvoir sans cesse mis en question et menacé par un double plein de violence et de haine contre lequel il n'est à faire valoir que la raison du plus fort. Vous savez aussi que l'épuisant et infructueux combat pour la reconnaissance de son pouvoir qui s'exprime dans le discours du paranoïaque s'origine en fait d'un Amour méconnu parce que maudit, auquel, impuissant, il est livré pieds et poings liés, celui qui le lie à un être du même sexe. Ainsi, l'interprétation sera ici, comme vous le verrez, pour le moins une mise en question fulgurante de la cohérence et de la légitimité de ce discours sur le pouvoir, y dénonçant par exemple

la mégalomanie ou y mettant en question le persécuteur comme distinct du persécuté, voire même allant jusqu'à dénoncer "l'homosexualité" (écrite entre guillemets) dont tout s'origine.

- Un quatrième exemple concernera le pouvoir de jouir, s'agissant d'une analysante venue pour une frigidité dont elle rend son mari responsable.

- Un dernier exemple enfin aura trait à la remise en question d'un certain tour de passe passe typiquement pervers chez un homme qui tirait jouissance d'un supposé pouvoir sexuel.

o

o o

J'ai rencontré Monsieur "Fureur" (je l'appellerai comme ça) à l'hôpital psychiatrique, lorsque j'étais en première année d'internat (autant dire que de pouvoir institutionnel je n'en avais guère). Lui, y était placé d'office et ce placement était grave : d'abord parce que ce n'était pas le premier, ensuite parce qu'il avait donné lieu à une bagarre au cours de laquelle Monsieur "Fureur" avait cassé le bras d'un des agents du car Police Secours qui avait dû être appelé pour réaliser le placement. Le caractère difficile de Monsieur "Fureur", l'habitude de s'affirmer lorsqu'en particulier il abuse du whisky - ce qui est assez fréquent - lui occasionne de fâcheux démêlés avec la justice. Par ailleurs, Monsieur "Fureur" est un homme fort conscient de sa valeur : technicien supérieur, il travaille à l'époque avec "les Américains" au SHAPE; à l'hôpital, il jette un regard un peu méprisant sur tout ce qui l'entoure, les infirmiers lui disent "vous", et il considère le fait d'être ainsi "jeté" parmi les "fous" comme une preuve de plus de l'absurdité de la société et du monde. C'est après quelque temps d'un internement sans histoire que j'hérite de l'honneur de "suivre" Monsieur Fureur au dispensaire d'Asnières. A vrai dire, c'est plutôt Monsieur Fureur qui va me suivre car d'emblée il apparaît que c'est parce qu'il le veut bien et en quelque sorte par sympathie qu'il viendra me voir au dispensaire une fois par semaine et à dire vrai je n'aurai jamais l'impression d'y être pour grand chose : le contenu de nos entretiens est variable et va subir une certaine évolution : toujours goguenard, il me parlera des nombreux médecins - presque toujours des professeurs - qu'il se plait à consulter. Untel lui dit que "l'Espéral est le meilleur médicament français". L'autre lui conseille une "biopsie du foie"... Monsieur Fureur me montre souvent les aliments et les boissons que dans son sac à provisions il ramène chez lui, prouvant ainsi qu'il est bon époux et bon père. Un jour il

me propose du whisky à moitié prix. Bref, il vise à faire de moi un complice, me proposant son amitié et m'invitant même à plusieurs reprises à voir sa femme, ce que je refuse. Monsieur Fureur a manifestement pour moi de "l'indulgence", sans doute en raison de ce qu'il appelle mon "extrême jeunesse", il me pardonne ce qu'il nomme mes "fantaisies" alors même que je me contente de me taire.

Un jour après un long silence "Je ne boirai plus jamais..." dit-il.

Je m'étonne "Pourquoi ?".

"C'est que de boire, dit-il, c'est affreux, c'est dégueulasse, c'est comme être... homosexuel".

Cette interprétation marque un tournant dans ce qu'il faut bien appeler la psychothérapie de Monsieur Fureur. De fait, il ne boit plus, son comportement est impeccable et dans les entretiens il est plutôt un peu dépressif. Un jour, il me dit : "Je suis brûlé", trop connu dans le département, trop connu au commissariat, j'ai une occasion pour la province... Je pars".

N.B.- (Monsieur Fureur n'a aucune connaissance des écrits de Freud et il était hors de question pour de multiples raisons que je lui explique quoi que ce soit des rapports homosexualité et paranoïa. L'interprétation ne se présente jamais comme une explication).

o

o o

Monsieur "Lorateur" a des problèmes essentiellement hiérarchiques, non seulement avec ses "supérieurs" mais aussi avec ses "égaux", voire même et surtout avec ses "inférieurs", notamment les "garagistes" redoutable engeance qui par le biais de sa voiture le laissent insatisfait et surtout humilié. Il y a aussi un mariage forcé où il a le sentiment d'avoir été "floué" et en fin de compte un conflit fondamental avec son père l'ayant amené à prendre dans le divorce de ses parents, le "parti de sa mère". Pour tout cela - très résumé - il entreprend une analyse dont les débuts seront fort difficiles et vont refléter son malaise profond. En particulier, il refuse de s'allonger complètement sur le divan car dans ces conditions il ne peut parler à cause, dit-il, d'une certaine fragilité laryngée. Par bien d'autres détails (paiement et honoraires des séances) il entend me faire comprendre que s'il fait une analyse, il veut constamment en garder la parfaite maîtrise.

Un jour, fort en colère, il me raconte qu'une des secrétaires d'un groupe où il enseigne, lui a refusé la clef d'un amphithéâtre où il a l'habitude d'aller faire tout seul des exercices de diction. La secrétaire en question voulait en effet savoir pourquoi il avait besoin de cet amphithéâtre et lui, ne voulait pas le dire, s'agissant là d'exercices intimes et non divulgables d'autant que témoignant d'une certaine faiblesse physique.

Naturellement, les associations qui lui viennent à l'occasion de cet événement concernent la masturbation. Il attend manifestement de moi que je lui donne quelque explication sur le fameux complexe de castration car c'est un homme cultivé et féru de psychologie. Au lieu de quoi, je lui dis "vous faites des exercices de diction pour avoir un bel organe...". Ce propos un peu ambigu va fonctionner comme interprétation, peut-être parce qu'il s'agit d'une métaphore d'assez mauvais goût du type de celles qu'on trouve dans le rêve, le calembour, le symptôme hystérique. Du reste, mon client ne l'a pas comprise. Il est resté un moment sans voix puis a cherché à me faire répéter ce que j'avais dit. C'est aussi le propre de l'interprétation de fonctionner comme le dit Lacan, dans le registre du "mi-dire" et c'est ainsi qu'une interprétation n'"est jamais à proprement parler "comprise" comme le serait une explication s'adressant précisément à l'inconscient . Une interprétation se juge à ses effets et ils furent là un peu inattendus : durant les deux séances suivantes, Monsieur Lorateur pouvait à peine parler, se raclant sans cesse la gorge puis à la séance suivante, on me téléphone qu'il ne peut venir à sa séance : il est complètement aphone car il aurait attrapé... les oreillons. Lorsqu'enfin il reprend la parole, le "matériel" comme on dit, va être très important - je passe là-dessus - mais après cette nouvelle séance, à brûle pourpoint il me réclamera l'adresse d'un bon O.R.L. qui enfin pourrait lui rendre une diction correcte !

o

o o

Monsieur Gil vient en psychothérapie pour tenter de résoudre un conflit sentimental puisqu'il est entre deux femmes qui se l'arrachent à son corps défendant et malgré lui. Monsieur Gil hésite entre ces deux femmes. Du reste Monsieur Gil a toujours été une victime, a toujours été manipulé par autrui, sans jamais et il insiste sur ce point qu'il y soit pour rien. C'est toujours de la faute des autres si Monsieur Gil se retrouve dans des situations inextricables et impossibles. La grande victoire de sa vie, c'est

sa naissance. En effet, lorsque sa mère était enceinte de lui, son père a fait un grand délire de persécution : il accusait sa femme de l'avoir trompé et pensait ne pas être le père de l'enfant. Monsieur Gil, lui, ne veut pas avoir d'enfants et pense qu'il faut être fou pour avoir le courage de prendre cette responsabilité. Pourtant comme son père, Monsieur Gil est enseignant et c'est un assez bon professeur, par moments il a même envie d'adopter un enfant malheureux.

De longs mois s'écoulent où Monsieur Gil passe d'une femme à l'autre, épousant l'une, répudiant l'autre, revenant à la première, etc, toujours hésitant et plaintif.

Un jour il vient à sa séance très excité, inquiet et anxieux. Il s'est passé dans sa vie quelque chose de cataclysmique. Depuis une semaine un élève lui fait une blague qui le met dans tous ses états. Quand il traverse la cour, il s'entend appelé et interpelé par... son nom. "Gil" lui crie-t-on et il ressent cette interpellation comme un coup de poignard. De fait, il s'agit là d'une interprétation, cri accusateur et aussi salvateur puisqu'il le désigne par son propre nom qui est aussi le nom de son père. Pendant un moment, Monsieur Gil va chercher à démasquer celui ou ceux qui lui font cette mauvaise farce. Il pense qu'il doit s'agir du membre d'un groupe de ses anciens élèves avec qui, l'autre année, il a eu du fil à retordre sur le plan de la discipline. En fait, il s'agit d'un élève qu'il va finir par pincer, mais curieusement celui-ci est un inconnu qui n'a jamais été un de ses élèves, c'est un garçon un peu débile qui appartient à une classe de rattrapage et il pense qu'il a dû être poussé par les autres. Tel est donc dans ce cas le porte parole d'une interprétation qui va dans l'espace du transfert analytique, prendre une telle valeur que l'on voit clairement que le pouvoir de la parole est ici disjoint du pouvoir du porte-parole, interprète venant ici parler en place de l'analyste qui lui se tait.

o

o o

Un jour, une analysante rapporte le rêve suivant :

Elle se trouve sur le quai de Bercy et en face, se trouve le quai d'Ivry. Sur ce quai, il y a une grande pancarte lumineuse, publicité pour les machines à coudre Singer.

Tout d'abord rien à propos de ce rêve ne survient puis brusquement, elle se souvient d'une scène qui s'est déroulée il y a quelques jours : un de ses clients (elle est gérante d'une brasserie) lui racontait que dans sa jeunesse il exerçait le métier de garçon coiffeur et avait beaucoup d'amis proxénètes. Ceux-ci lui disaient souvent : "au lieu de travailler tu ferais mieux de te trouver une "machine à coudre". Ma cliente qui ne connaissait pas ce terme imagé en avait beaucoup ri mais elle avait aussi pensé "singer l'amour n'est pas aimer".

Cette analysante, vous l'avez deviné, est une hystérique venue à l'analyse pour un problème conjugal et une frigidité, bonne occasion pour elle de s'interroger sur ces "singeries" qui intéressent les hommes (ma cliente est très jolie, un peu provocante même) et de se demander en quoi pour elle consiste sa propre jouissance.

o

o o

A propos de jouissance, je voudrais pour finir reprendre un exemple raconté par un ami analyste, Alain Didier, exemple qui montre comment l'interprétation si elle s'inscrit bien dans l'espace du transfert, peut y venir d'ailleurs, marquant ici le temps inaugural d'une analyse.

Il s'agit d'un prêtre qui depuis longtemps déjà envisage d'entrer en analyse pour diverses raisons mais hésite à s'y engager. Ce qu'il dit de sa vie sexuelle en marque assez nettement la composante perverse : cet homme en effet a l'habitude de fréquenter les prostituées mais ce dont il tire toute sa jouissance n'est pas avec elles le rapport sexuel proprement dit. En effet ce qu'il attend avec impatience, c'est le moment où il peut dire à la femme avec qui il vient de coucher "Sais-tu avec qui tu viens de faire l'amour ?" ... "Avec un curé". Il lui semble alors lire dans le regard de la femme en question un sentiment d'étonnement mêlé d'horreur, sentiment dont il tire, lui, sa jouissance.

Un jour, comme il sort de chez un analyste qu'il vient être
de contacter sans encore très décidé, il se rend pour se détendre un peu, après d'une prostituée de qui il espère bien obtenir les satisfaction habituelles. Cependant au moment fatidique et attendu, le mirage habituel ne se produit pas. Ce qu'il lit dans le regard de la jeune femme ce n'est pas du tout l'étonnement mêlé d'admiration et

d'horreur mais plutôt une sorte de mépris connoté par ce que lui dit alors la personne en question "Mon pauvre vieux"... Les paroles déclenchent en lui une violente angoisse et c'est en courant qu'il se rend chez l'analyste fixer la date de la première séance.

0

0 0

HISTOIRE D'A.

J.P. CHARTIER

Ne me parle pas de la mort, illustre Odysseus ! J'aimerais mieux être un laboureur et servir pour un salaire un homme pauvre que de commander à tous les morts qui ne sont plus. Odyssée (XI 484 - 491).

Il n'y a rien de plus loin de leur esprit que l'idée de sentir cette fraternité de la Mort ? Je suis heureux de voir que les hommes se refusent absolument à vouloir penser à la mort. J'aimerais contribuer à leur rendre l'idée de la vie encore mille fois plus digne d'être pensée. Nietzsche (Le Gai Savoir) (Livre IV - 278)

Une enfant en danger de mort

La réponse de sa mère aux F.F.I. qui la suppliaient de leur laisser emmener à "l'abri" la dernière enfant juive vivante, est sans appel. "Non, elle en mourrait d'ailleurs Isabelle crie qu'elle veut rester avec sa Belle Maman".

La séparation est cette mort plus insupportable que la mort réelle qui les menace... Une mystification permettra néanmoins de la sauver en l'éloignant. Une nourrice ayant accepté de jouer le rôle d'une tante imaginaire... prétendue soeur de la mère qui sauvegarde le lien indispensable pour la mère et l'enfant... La mort réelle s'éloigne, le symbolique reste en péril.

De par l'absurdité radicale d'une persécution collective qui les oblige à changer de noms; à renier leur identité "dis, ma jolie maman, qu'est-ce que les juifs ?... les juifs, je ne sais pas; ça n'existe PAS"; la réponse de la mère à l'enfant en recherche de ses repères renvoie au néant. La guerre finie la mise en place d'un scénario usurpateur va continuer de mystifier Isabelle.

La mort du père, empoisonné par les médecins nazis d'une piqûre d'essence six semaines après sa déportation, sera tuë. La mère en épousant un homme (qui a un fils) pense pouvoir ainsi épargner à Isabelle l'annonce du décès et lui présente un "père prodigue" qui va jouer le rôle. Pendant neuf années la petite fille va y croire (ou faire semblant). Si elle ne porte pas le même nom que ses parents, c'est, dit la mère, qu'on "a conservé un nom de guerre... par commodité". Le mensonge sera dénoncé par une bonne agressive, ne supportant pas qu'Isabelle fasse sans cesse référence à son père présumé pour se défendre d'elle. De ce jour, Isabelle n'adressera plus la parole à son beau-père; jusqu'à ce que l'imminence de la mort amène une réconciliation dont nous reparlerons.

De l'enfant à la voix d'or à l'universitaire brillante.

Quand je rencontre Isabelle en 1972 elle est sympathisante M.L.F. et m'argumente sur le phallocentrisme de la psychanalyse... en attendant; le poids du contexte sociologique et historique chez sa mère pauvre réfugiée juive polonaise (dont je ne sais rien ou presque par ailleurs) va participer à la définition du désirable chez l'enfant d'âge scolaire. En cette place leurrante marquée par le désir de l'autre et qui renvoie à son manque... Isabelle collectionne pour sa mère les prix d'excellence. Mais c'est sa voix qui la distingue le mieux. La fille d'un directeur de l'Opéra essaiera même de lui acheter un "trophée" conquis lors d'un concours musical... Poursuivant le Savoir à travers une scolarité brillante puis des études de philosophie; c'est lors de l'obtention des diplômes qui consacreraient la réalisation d'un désir maternel, que l'impuissance et la révolte latente d'Isabelle vont trouver à s'exprimer, comme nous le verrons.

Le "prénom" ou legs du vrai père.

A l'écoute d'Isabelle d'une position ambiguë (amie ?.. patiente ?..), je ne comprenais pas... ce qui l'avait sauvé du sort de sa soeur (demi-soeur) débile psychotique cachée au fond de l'appartement et dont personne ne parlait.

C'est que, juste avant d'être ramassé par la Gestapo, le père, le vrai, sur le ventre de sa femme enceinte, souhaite avoir une fille et qui se prénommerait Isabelle comme la jolie petite fille des voisins de palier. Cet heureux legs du sexe et du prénom sera le lieu de sa fonction et permettra à Isabelle d'accéder à l'univers symbolique... On peut s'interroger sur ce qu'il serait advenu d'un garçon naissant dans ces circonstances.

Le beau-père alors qu'il assumait le rôle de père prodigue avait bien proposé d'adopter l'enfant pour lui donner son nom; mais comme me l'a raconté la mère "on ne pouvait quand même pas faire cela à un père qui est mort d'une façon aussi effroyable". Le martyre du père devint le garant du soutien de son nom et de sa reconnaissance affirmée par la mère même à travers l'usurpation et le mensonge; quitte pour la mère à renier ses origines et à haïr les juifs qui "lui ont fait tant de mal" !!

L'adolescence ou le pélerinage aux sources manqué.

Avec l'adolescence Isabelle va faire une tentative pour réaffirmer son origine et conquérir si possible son autonomie de sujet désirant. Délaissant les études pour la première fois de sa vie elle adhère et milite dans un mouvement sioniste qui prône le retour en Israël. Sa mère la suit dans la rue pour l'empêcher de... faire l'école buissonnière. Elle s'entretient avec la surveillante générale du lycée pour la faire surveiller de plus près; on fera même intervenir le ministre de l'éducation nationale au nom des talents qui risquent de ne plus fructifier. Rien n'y fait et au lieu de passer son bac, Isabelle part pour Israël, travailler en Kibboutz.

Mais six mois plus tard lorsqu'elle revient "en permission" à la maison, sa mère lui annonce son intention de se tuer si elle repart... D'ailleurs dit-elle "Qu'est-ce que tu es là-bas; une femme de ménage, ce n'est pas cela que je veux, avec tes études". Après trois jours passé au lit sans s'alimenter Isabelle fait acte de soumission "Maman avec une grande tristesse, je reprends les cours".

Elle aura son bac avec mention... mais après l'échec de sa tentative d'autonomisation quel chemin peut-elle encore espérer emprunter ? Il semble que la première borne ici rencontrée va dicter la réponse inconsciente.

En attendant, tout semble rentré dans l'ordre maternel... Isabelle réussit la licence, le diplôme et prend un poste d'enseignant auxiliaire dans une classe de philosophie... Elle obtient de sa mère, de retarder d'un an sa présentation à l'agrégation afin dit-elle "d'avoir d'emblée un rang qui lui donne un poste en faculté"... Mais deux fois admissible à l'oral, malgré une élocution habituellement excellente elle est recalée; balbutiante ou agressive devant le jury... Elle ne sera jamais agrégée; à la surprise de ses collègues et de ses inspecteurs qui n'y comprennent rien. C'est que la réussite en lui donnant un poste de titulaire est la condition qu'elle s'est fixée pour partir de chez sa mère... Elle reste donc... La maladie va la mettre à jamais dans l'impossibilité de réaliser son désir conscient de quitter sa mère.

Histoire de la maladie (et des pulsions)

La prise de conscience de sa dépendance et de son aliénation l'insupporte mais une tumeur au sein se déclare. La mère refuse la mutilation de sa fille... d'ailleurs elle a une profonde méfiance de toute intervention médicale 'si cela m'arrivait, je ne ferai rien, j'ai toujours vu le mal augmenter quand on coupe".

Il semble que le compromis libidinal mère-fille est en jeu; l'ablation dans la réalité prendrait-il valeur d'une castration imaginaire inacceptable ? Comment Isabelle amputée pourrait-elle continuer de jouer son rôle de complément phallique ("elle aurait dû être agrégée à 24 ans"). Cette fois encore le dommage imaginaire va dicter les conduites et prendre le pas sur le réel danger de mort... Isabelle ne sera pas opérée. C'est encore le souci exigeant du maintien de la relation primitive à l'autre; le refus de sa rupture qui va se manifester lors d'une demande en mariage.

Isabelle peut-elle faire usage de son corps à des fins de désir propre et de séduction de l'autre ? Il semble qu'elle y réussit avec un médecin... au début de sa maladie. Quels effets exerce alors sur l'autre cette coalescence de l'amour et du germe de mort ? Fascination et catharsis de la néantisation et (ou) de la toute puissance ?

La mère rompt le charme en refusant de payer la dot exigée par le père d'un fils soumis... le corps d'Isabelle va devenir l'objet des soins "parcellisants" des médecins... traitants avant d'être récupérée dans la trajectoire d'une adhésion conflictuelle au désir présumé de l'Autre.

A ce point où le travail d'enseignant lui sert encore d'amarre à la vie (active). Elle se pose la question d'entreprendre une analyse... "Seule chance ?" mais est-ce encore temps d'apprendre quelque chose sur soi et sur son désir au-delà de la demande d'amour.

A l'hôpital au début, elle discute à perte de vue avec ses médecins sur les auteurs... La philosophie est le lieu où elle est reconnue... Elle conteste le soin deshumanisé, réduisant le corps aux organes, je l'encourage à écrire sur l'hôpital; dans une tentative de mise à distance que je pense souhaitable... Une demande d'adresse (de psychanalyste) qui sonne comme une demande ultime de guérison somatique, me laisse perplexe... Jamais elle ne se départira d'une croyance (magique) en la causalité psychologique de son mal. "J'ai besoin d'un transfert avec un homme pour me sauver... pour qui, pourquoi vais-je guérir, je n'ai plus de raison de lutter; dis-mois quelque chose" 48 heures avant sa mort cette demande à laquelle je ne peux répondre... Pourquoi meurt-on ?

Depuis longtemps elle a abandonné la joute oratoire avec ses médecins. Ils la "relancent" en évoquant des thèmes littéraires d'actualité. Isabelle se tait obstinément. "J'en ai marre de parler de philosophie avec eux (de leur faire plaisir), qu'ils me parlent plutôt de moi, de ma maladie". Ce qu'elle remet en cause par son silence c'est cette position aliénée où elle ne pouvait être qu'en tant qu'elle suscitait le plaisir des autres... au prix de son Désir et finalement de sa vie. Elle est à la recherche du sens oublié qui n'est sans doute pas la vérité sur son mal tel que l'entend le bien portant ou le médecin. De quel droit ? disait Freud... n'est-elle pas d'ailleurs depuis longtemps "au courant"... voire sans illusions ! Au début de sa maladie un chirurgien (des corps ou des âmes ?) lui a dit à propos d'événements politiques du moment "Vous êtes malade bien sûr, mais le fascisme c'est pire; c'est le cancer de l'Ame". Elle a pris rendez-vous chez le psychanalyste... elle entre l'avant veille à Curie... il ne la verra jamais.

Au lit après les centaines de perfusions qui l'ont dépouillée de ses cheveux et l'ovariotectomie (inutile) Isabelle s'accroche à son tuyau d'O2 qu'elle refuse de quitter ne serait-ce

qu'un instant... comme elle exige d'avoir sa mère à son chevet de midi à 22 heures... Elle retrouve les mots de l'enfance démunie pour lui parler et ne mange plus que ce que sa mère choisit pour elle.

Par contre, elle harcèle le personnel de demandes incessantes et se rend insupportable car elle ne répond plus à ce que la surveillante et le service attend d'elle "elle est intelligente, elle devrait montrer l'exemple aux autres malades".

Etre le "bon malade" ne lui est plus possible dans "sa tentative désespérée pour retrouver un autre type de repères" (M. Mannoni). Alors qu'elle croit saturer le désir de sa mère; elle s'insurge en saisissant brusquement le caractère leurrant et mortifère de ce qui est en jeu. Elle me dit "C'est ma mère qui m'a rendœmalade; dire que j'ai souhaité être malade pendant des années; je croyais que ça changerait quelque chose et aujourd'hui je ne la supporte plus et je ne peux plus m'en passer... je ne vais quand même pas mourir pour ÇA ?... J'ai besoin d'une mère qui me rassure; qui soit forte et elle ne le peut pas. C'est une pauvre femme encore plus démunie que moi".

Suite à cet aveu où le manque est reconnu; ou sa position libidinale est repérée; elle va (pouvoir) se réconcilier après 25 ans de silence avec son beau-père. Elle le fait venir tous les soirs avec sa mère, car dit-elle "j'ai besoin d'un transfert sur un homme".. Celui qui serait censé apporter l'objet de sa quête imaginaire... prisonnière d'une relation duelle qu'elle entrevoit alors "j'ai toujours pensé qu'il n'y avait pas de place pour ma mère et moi; pour que ma mère vive, il faut que je meure, ou alors c'est elle qui doit me laisser vivre". Lorsque je pointe le caractère imaginaire fantasmatique, de ce rapport, elle s'écrie "Oui, tu as raison, il doit exister une voie médiane et que nous puissions vivre tous les deux, ma mère et moi, séparées". Mais pour faire plaisir, à qui l'a-t-elle dit ? et à quoi bon.

Car 2 jours avant sa mort comme elle le dit encore "Il y a en moi une force qui veut vivre et une autre... il faut qu'elle soit la plus forte..." Je ne la reverrai plus.

Pour sa mère ce sont les médecins qui l'ont tuée en la forçant à accepter une lente perfusion... progressivement, elle a perdu l'usage de la parole mais dit la mère "toute la nuit elle montrait du doigt la perfusion avec terreur comme si elle voulait qu'on lui enlève... elle a même demandé à ce que vous alliez chercher le professeur X pour qu'on la lui retire - elle savait que ça la tuait".

Elle est morte au matin pour sa mère, empoisonnée par les médecins; comme son père était mort d'une piqûre d'essence; à l'hôpital qui était devenu pour la famille "le camp de la mort d'Auschwitz".

0

0 0

COMMENTAIRES

L'histoire d'Isabelle pourrait être le récit de trois vies possibles, qui semblent au premier abord sans liens nécessaires.

La petite fille juive qui perd son père; garde sa vie; et qui sera trompée sur son nom et sa filiation par la conjugaison des circonstances socio-historiques de la guerre nazie et du désir (inconscient) de sa mère... Néanmoins elle a accès à l'univers symbolique et semble alors tiré d'affaire sur le plan psychologique.

L'adolescente qui "en a marre" de ses études se met à militer dans un mouvement sioniste et qui envisage de quitter sa famille pour aller vivre sur la terre de ses ancêtres.

Enfin la "cancéreuse" qui refuse d'abandonner son poste d'enseignante et lutte (par des moyens qu'elle veut personnels) avec la maladie.

Qu'est-ce qui réunit ces trois existences en une seule ? quel est l'organisateur qui va donner son sens, après coup à cette histoire en l'unifiant ? J'en trouve un essai de réponse dans "L'au-delà du principe de plaisir".

Au-delà du principe de plaisir.

Dans l'après coup aux trois étapes repérées de cette existence, la pulsion de mort imprime sa marque et s'y laisse deviner à travers la répétition. Une interprétation holistique qui négligeant la fonction de "récupération" au fur et à mesure des événements par la

dynamique insconciente et qui poserait le sens ailleurs que dans un "après-coup", condition de la signifiance; participerait dans son déterminisme mécanique à cette défense, dénoncée par Freud, qui veut refuser à la Mort son caractère de scandale insoutenable. "Nous insistons toujours sur le caractère occasionnel de la mort : accident, maladie, profonde vieillesse; révélant ainsi notre tendance à dépouiller la mort de son caractère de nécessité et à en faire un événement purement accidentel". C'est que "dans son inconscient chacun est persuadé de sa propre immortalité". La croyance inébranlable d'Isabelle au détermisme psychologique de sa maladie et par la suite sa demande d'une analyse supposée lui apporter la guérison (du corps), confirment la parole freudienne. Son évidence est pourtant si souvent déniéguée par ceux-là même qui prétendent représenter le savoir freudien.

A ce point de notre recherche; si l'anarchie cellulaire ne saurait, sans risquer de tomber dans le travers que je viens d'évoquer; pouvoir être analysé, la morte reste l'inanalysable, les réponses qui lui seront données par le sujet, sa mère et l'entourage me semblent ordonnées par la dynamique des pulsions inconscientes : Eros et Thanatos... en sachant toutefois comme le dit encore Freud que "l'organisme ne veut mourir qu'à sa manière".

La mort comme "guérison"

Prise dans les rêts d'un désir fusionnel dont la trajectoire croise la maladie et s'en nourrit; à travers les échecs itératifs aux examens; comme lors des essais manqués d'autonomisation : géographique (Israël) et libidinale (le mariage) Isabelle recherche désespérément les signifiants qui lui ont fait défaut.

La régression entraînée par la maladie et ses corollaires : thérapeutique mutilante et position alitée vont lui permettre enfin de les repérer, voire de les récupérer... La fonction du psychanalyste en ces derniers temps de la vie (l'oxygène, c'est comme la mère) resterait à préciser pour ma part au-delà de la sédation de l'angoisse d'Isabelle, comme j'ai été amené à la vivre, c'est du côté du retour du refoulé et de la métaphonisation de son histoire que je m'interroge; à la suite de Freud dans cet "état de grâce" de la lucidité traumatique ou du prémortem. "C'est également un fait connu (mais qui n'a pas été suffisamment utilisé par la théorie de la libido) que les troubles graves qui affectent la répartition de la libido disparaissent momentanément par suite d'affections organiques intercurrentes". Mais la quête désespérée

d'union fusionnelle ne peut plus se satisfaire que dans la mort... la reconnaissance ultime de la castration si elle en modifie le sens; ne saurait retarder son épiphanie.

Que dire d'une "guérison symbolique" éternisée par la mort réelle ?

L'écrit posthume et le deuil.

Pour conclure ; au-delà d'un "faire", d'une place et d'une fonction du psychanalyste oeuvrant au contact de la maladie léthale, qu'il resterait à préciser, je m'interrogerai sur le pourquoi de cette rédaction d'un texte qui met la mort en scène, sa fonction pour qui l'écrit. Dans l'Exécution "Maître Badinter raconte avec émotion l'horreur de cette mort par guillotine ; l'exécution de Bontemps condamné alors qu'il n'a pas tué... C'est-à-dire une mort infligée dans son absurdité scandaleuse et comme "hors la loi" puisque même l'archaïque loi du talion ne peut pas la légitimer... le texte sur la mort de l'autre est écrit à l'occasion du retour du refoulé ! C'est autour de la mort d'un autre (père, maître...) que le refoulement en son temps a joué. Le jeu du déplacement remet en cause lors d'un autre deuil la conviction imaginaire que souligne Freud "au fond, personne ne croit à sa propre mort".

Le récit de la mort de l'autre apparaît comme essai de Maîtrise de ce qui ne se laisse pas maîtriser... dans une tentative d'exorcisme d'un réel entrevu en d'autres temps et que la configuration signifiante du sujet lui fait retrouver; à mi-chemin entre la fascination et l'horreur. Mon texte dans son élaboration suit la loi de répétition qu'il met pourtant en scène et qui continue néanmoins de le régir au moment même où nait l'espoir de s'en débarasser. "On ne peut s'empêcher d'admettre qu'il existe dans la vie psychique une tendance irresistible à la reproduction, à la répétition... tendance qui s'affirme sans tenir compte du principe de plaisir, en se mettant au dessus de lui". C'est ce qu'il m'apparaît à travers l'écriture qui me semble alors s'employer à commencer; poursuivre, voire parachever un travail de deuil ancien qui était resté en suspens.

En une tentative pour faire entrer dans le symbolique ce qui n'avait pas trouvé accès lors de la rencontre sidérante avec le réel. La non réalisation de ce travail de deuil prendrait-il une valeur mortifère plus radicale que la mort (apparente) du désir chez la veuve inconsolable ? C'est la question que le récit de l'histoire d'Isabelle nous pose.

Juillet 1973

LE DUR DESIR DE DURER

Michel FENNETAUX

Les remarques qui suivent doivent être entendues comme provisoires; elles sont en effet le produit d'un effort de synthèse effectué sur le matériel apporté par une anorexique de 33 ans, suivie en analyse depuis quelques mois seulement. Je mesure toutefois, dans l'état actuel de sa cure, le caractère problématique de cette réflexion et les incidences négatives qu'elle peut avoir sur l'écoute que j'ai de sa parole; mais aussi bien ce travail se trouvait déjà partiellement engagé du fait que je vais régulièrement parler de ce cas à un contrôleur, et ce, depuis les premiers temps de la relation thérapeutique.

Je me suis en effet senti confronté dès l'abord à des difficultés à la limite de mes compétences. Il s'agit d'un cas d'anorexie dite secondaire chez une jeune femme d'une trentaine d'années, qui a débuté sous des formes où elle n'a pas immédiatement été reconnue comme pathologique, dissimulée sous des soucis d'amaigrissement esthétique apparus dès l'adolescence.

De l'anorexie, cette patiente apporte tous les signes cliniques classiquement retenus :

- Elle se présente à moi dans un état de maigreur extrêmement frappant, entourée de vêtements qui flottent et accentuent l'impression de décharnement.

- Elle décrit des rapports très complexes et conflictuels avec la nourriture : inappétence aux heures conventionnelles des repas; diners fréquents au restaurant où elle passe de longs moments

à choisir, écartant toutes les nourritures dites riches; impossibilité à terminer ou parfois même à manger ce qu'elle a commandé; goût marqué pour les nourritures lactées et sucrées; phases boulimiques suivies de vomissements; impressions physiques de lourdeurs digestives, sensations de gonflements de son estomac ou de ses membres inférieurs; ritualisation de l'encas pris avant de se coucher; elle a faim mais dès qu'elle touche à la nourriture cette sensation disparaît pour faire parfois place à l'écoeurement. D'ailleurs, rien de ce qui, de près ou de loin, peut être identifié à la nourriture, ne peut être assimilé : elle a des appétits intellectuels, mais ne peut rien "comprendre" (1), rien "retenir"; elle identifie sans cesse gâchis de nourriture, gâchis d'argent, gâchis intellectuel et gâchis de temps; bref, sa vie entière est placée sous le signe du "gâchis".

- Sexuellement en état de latence quasi-complète, les seules activités qui lui demeurent sont motrices; mais là encore, elle vit son activité comme désordonnée : elle aspire à l'activité, comme par exemple arranger son appartement, mais elle est quasiment apragmatique, passant son temps dans une agitation incohérente; elle ne travaille pas, vivant depuis quelques années hors du domicile parental avec un ami et entretenue par l'argent paternel, - aspect de son histoire qui me paraît jouer un rôle essentiel, et sur lequel il conviendra de revenir. Elle affirme parfois que la seule régularité qui structure son existence est le rythme soutenu des séances.

- Elle a tendance, du moins au début de sa cure, à relier ses troubles au suicide de sa soeur cadette qu'elle se reproche de n'avoir pas su aider dans un moment délicat de son existence. Cet épisode est d'abord situé par Béatrice comme élément traumatique initial; mais elle est assez rapidement amenée à reconnaître que déjà depuis plusieurs années, presque à son insu, du moins au début, des troubles s'étaient installés : amaigrissement, refus de la nourriture, aménorrhée. Cet épisode dramatique de sa vie ainsi que beaucoup d'autres éléments pathologiques ou pathogènes du tableau familial m'amènent d'ailleurs à m'interroger sur la pertinence des réflexions de certains auteurs qui parlent de la "banalité manifeste de la cellule familiale des anorexiques". (J. Lacan)

- S'inscrivent encore dans ce syndrome les épisodes de rémission suivis d'aggravation : par exemple, après une hospitalisation en clinique, (isolement), elle a repris du poids et ses règles sont revenues, mais cette rémission n'a duré que le temps d'une énamoration transférentielle sur la personne d'un jeune médecin.

---

(1) Les guillemets désignent des éléments repris du discours associatif.

- Il n'y a pas d'éléments délirants, bien que dans certains états de crise, elle sente son corps gonflé et particulièrement son estomac et ses jambes; mais elle n'adhère pas à ces sensations qu'elle décrit avec une certaine distanciation; par contre elle se projette dans des figures féminines idéales : jeunes femmes aperçues dans la rue, photos de magazines; ce faisant elle nie le danger vital qui pèse sur elle du fait de sa sous-alimentation, évoquant sa mort à travers une imagerie suicidaire : elle se voit se jetant par la fenêtre, provoquant un attroupement et devenant ainsi enfin objet d'intérêt, par elle-même et pour elle-même. Elle agite d'ailleurs fréquemment ce thème du suicide au cours des séances pour quémander une parole secourable; ce faisant elle cherche à m'installer dans une position de miroir compatissant, sorte de double spéculaire. Cette demande est particulièrement apparue au cours d'une séance dont voici le fil associatif, elle a pu y être verbalisée, et venir à la limite de la reconnaissance :

Béatrice : "J'attends de vous une parole pour me rassurer, et quand je sors d'ici il faut que je me débrouille. Hier j'aurais fait n'importe quoi : me jeter sous un camion avec ma voiture; partir pour aller n'importe où; rentrer chez moi et prendre des somnifères. Et puis je suis allée au cinéma avec une amie, mais pendant le film, je pensais à la maison; à la limite je m'imposais cette séance."

Moi : "Séance"

Béatrice : "Séance. Vous voulez dire séance ici, séance de cinéma ?"

A ce moment elle est secouée par un petit rire qui surgit, et qui me paraît un demi-aveu.

Béatrice : "Ce que je raconte ici, c'est peut-être du cinéma", et puis, elle enchaîne sur une autre chose qui n'est pas sans s'inscrire dans le même propos : elle a eu une discussion vive avec son ami, car elle se sentait jalouse d'une autre fille qu'il avait trouvé 'parfaite' : elle se met en scène comme elle met les autres en scène.

Cette approche d'ensemble esquissée, je voudrais essayer de présenter quelques remarques à propos du matériel qu'elle produit en séance.

La production fantasmatique explicite de cette malade m'apparaît pauvre. Au cours d'une quarantaine de séances, c'est-à-dire au cours des deux-trois premiers mois, elle n'a fait état que de deux rêves, au demeurant très significatifs : dans le premier elle défèquait de longues carottes avec une sensation de douleur, à la fois de pénétration et d'éjection; dans le second elle avait une relation sexuelle avec un garçon car quelque chose en elle plaisait. Mais les associations sont quasiment inexistantes malgré mes incitations pour la ramener aux rêves : elle choisit de se plaindre, de décrire ses troubles de façon dramatique, racontant avec force détails ses diverses manigances autour de la nourriture, ou s'interrogeant longuement sur la possibilité de découvrir presque miraculeusement ce qui l'a rendue ainsi. Une grande partie de ses séances est occupée par un discours volontariste où elle me prend à témoin, selon les moments, de ses décisions de manger ou de s'en abstenir, - ("il faut que je fasse un effort, voilà ce que j'ai décidé") - , soit de l'échec de ses grandes résolutions.

Le scoutisme thérapeutique dont elle fait preuve apparaît comme l'expression de ses résistances : par là elle cherche à me mettre en face d'un échec de la cure qu'elle a posée ab initio comme devant apporter miraculeusement remède à ses troubles ; ayant inscrit sa relation avec moi dans ce registre, elle a beau jeu d'en souligner l'inefficacité; interprétée dans le transfert, la relation qu'elle a instituée est certainement la forme d'expression que son agressivité a pu trouver jusqu'ici.

Ce jugement est confirmé par le fait que lorsque ce réseau défensif se relâche pour faire place à un autre matériel, des éléments fantasmatiques inconscients probablement très archaïques font leur apparition autour du thème de la nourriture : elle a par exemple pu situer une équivalence imaginaire enfant-nourriture :

Béatrice : "Tant que je n'ai pas tout rejeté, ça ne va pas bien."

Moi : "Que vous évoque le rejet ?"

Béatrice : "Le rejet, ça part d'ici, c'est localisé là." (Elle montre son estomac)

Moi : "Ici, c'est quoi ?"

Béatrice : "Mon âme. Le rejet est lié à la chair."

Moi : "La chair de ma chair"

Béatrice : "J'avale des verres d'eau chaude pour me débarrasser de tout; ce rejet, c'est un poids; j'ai peur parfois de rejeter mon organe, mon foie, mon estomac; je le vois aussi rejeté comme une masse de chair un peu rouge, un peu foncée, comme de la viande à l'étalage."

Il y a bien évidemment un fantasme oral de grossesse et d'accouchement. Mais Béatrice n'est pas à ce jour allée plus avant dans l'élucidation de son fantasme (2).

En fonction d'autres éléments qu'elle a fournis, ce fantasme me semble directement connecté au problème de l'argent dans la famille, et, par ce biais, à des fantasmes oedipiens qui sont loin d'être encore reconnus. Peut-être avance-je là pour mon compte une interprétation prématurée; mais il me semble entendre dans des propos récents une large convergence avec ce premier pas fait au début de son analyse.

En effet à plusieurs reprises elle a évoqué la question de l'argent dans la famille : les ressources dont on vit ne proviennent d'aucune activité productrice, c'est-à-dire ne sont pas inscrites dans l'ordre des échanges symbolique; la famille est aisée, dispose de rentes immobilières ou de revenus bancaires. Or le père se plaint sans cesse de manquer d'argent, mais, paradoxalement c'est toujours pour les petites choses; alors qu'il dépense par ailleurs sans compter et inconsidérément; de plus et surtout il entretient totalement sa fille et son ami qui ne travaillent pas, installés l'un et l'autre dans une position parasitique.

Béatrice déclare souffrir de cette dépendance, tout en ne faisant rien, réellement, pour y mettre un terme; les seules tentatives qu'elle a faites, timides, se sont heurtées à des refus du père : elle voulait que le père lui achète une boutique, et, par ailleurs, elle lui a demandé aussi de faire un partage entre les

---

(2) Elle a récemment rêvé de chats qui lui faisaient fête. Ses associations l'ont amenée à parler de "l'accouchement" d'une chatte qui avait rejeté l'un de ses petits. Le terme "rejet" lui ayant été renvoyé, - après qu'il soit revenu à plusieurs reprises dans son discours -, elle enchaîne sur "le droit à la vie". Le lendemain, dans un nouveau rêve, elle mettait en scène quelque chose de son désir par la représentation d'un bâteau en perdition dans la mer(e) dont elle souhaitait s'échapper malgré la mort déjà accomplie de sa fratrie.

enfants afin de sortir de la position de tutelle; dans les deux cas, refus énergique : "il veut, dit-elle, que tout le monde dépende de lui, que tout vienne de lui"; mais dans les deux cas, on le notera, les solutions proposées ne la faisaient sortir qu'en apparence du cercle pécuniaire paternel.

Cet argent, entre les mains du père, tient lieu de phallus, car ce n'est que l'ombre du phallus : mis à part l'illusoire existence qu'il donne au père, l'argent n'est le signe d'aucune réalité; il doit son origine à des signes abstraits (valeurs, actions, obligations); son patronyme, que la discrétion m'oblige à taire, en véhicule d'ailleurs l'écho. Effet d'un père châtré, Béatrice est vraisemblablement, dans le désir du père, un démenti à sa castration. Cet argent loge, habille et nourrit; ce sont là précisément les points privilégiés de manifestation de son angoisse : cet argent produit le corps et l'existence de Béatrice, qui se trouve mise ainsi en position de prolongement du corps du père. Vivre de cet argent, c'est donc à la fois exister par le père, être produite dans toutes les manifestations de son existence par ce représentant paternel; avoir quelque chose du père en soi-même; faire exister ce dernier. D'où les conflits qui accompagnent cette situation et dont un aspect s'exprime dans ces fragments de séances :

> "Si j'étais enceinte, je ne pourrais pas supporter ce poids sur l'estomac; j'ai l'impression que la nourriture y reste et je ne vois pas comment ça va se transformer; mes spasmes, - (de l'estomac) -, sont comme les contractions de l'accouchement ou comme les règles. Nourriture, avoir un enfant, être un enfant, vouloir avoir un corps de femme ou de petite fille, il y a tout cela; je vois bien, j'ai besoin d'une autorité qui m'entraîne..."

ou encore :

> "... Ce qui ressort de tout cela, c'est que je ne m'accepte pas, tout ce qui concerne mon apparence, ce qui se rapporte à moi, à mon corps (....). Et cet argent, ce que j'achète pour moi, comme cette robe pour le mariage de mon amie, ça me rend malade. La nourriture, les vêtements, c'est pour le corps."

ou enfin :

> "(Pour l'appartement) mon père choisissait pour moi, c'est lui qui payait; pour chez moi il voulait même choisir la couleur des rideaux" - et de me confier à

la fois son dégoût pour cet appartement, son désir et son impuissance à le ranger, à le nettoyer et à la repeindre, et finalement à le changer.

Je suis donc enclin à penser que cette nourriture qu'elle ne peut garder dès qu'elle pénètre dans son corps est l'expression symptomatique d'un fantasme oedipien très archaïque, vécu sur le plan de l'oralité. "J'ai l'impression, dit Béatrice, qu'il m'a inculqué quelque chose avec cet argent...". Ce père, par ailleurs décrit comme falot, n'existe comme père que par la dépendance qu'il entretient et à laquelle ma patiente se prête, tout en ne pouvant accepter cette incorporation incestueuse. La relation au père est effectivement dominée par l'ambivalence, et celle-ci se retrouve dans le rapport à la nourriture et au grossissement; elle se débat dans cette alternative dont elle ne peut sortir : manger ou ne pas manger ? grossir ou rester maigre ? On rencontre ici la question de son aménorrhée : le retour des règles signifie pour elle la possibilité d'avoir un enfant; mais écoutons sous quel signe est placé cette éventualité : "J'aimerais leur faire plaisir, à mon père surtout". "Faire plaisir à mon père", pris dans sa vigueur première, résonne dans le registre de son désir oedipien. C'est encore ce qui se manifeste avec insistance dans sa position ambivalente par rapport à son sexe :

> "J'ai l'impression de ne pas vouloir avoir un corps de femme... un corps de femme c'est la possibilité d'avoir un enfant; je voudrais garder un corps de petite fille ou de petit garçon... Quand j'étais en short ou en vélo, elle me disait que j'avais l'air d'un petit garçon, c'était un compliment".

Son symptôme principal est le lieu privilégié où le point central de son conflit fait retour.

On pourrait ajouter que cet argent du père couvre aussi les frais de son analyse; mais il y a là une strate qui n'a pas encore été abordée, et dont, dans l'état actuel, je ne puis même à titre d'hypothèse, déterminer les incidences sur le déroulement de la cure.

Je vois la confirmation de ce point de vue concernant la dimension oedipienne de l'argent dans ce qu'elle a dit un jour de ses conflits avec le second de ses frères. C'est généralement pour des motifs pécuniaires qu'elle s'oppose à lui, et très spécifiquement lorsqu'il s'arroge avec désinvolture des biens familiaux qui ne lui appartiennent pas. Elle a l'impression que quelque chose est dérobé à la fois à son père et à elle-même :

"Il vend des choses qui ne lui appartiennent pas; il ne me donne jamais rien... mon ami me reproche de ne rien lui dire; j'en ai assez de me voir reprocher ma faiblesse vis-à-vis de mon frère..."

En l'occurrence le conflit avec le frère et avec l'ami qui, dans son discours apparaît tout aussi falot que le père, me paraît résulter d'un déplacement du conflit oedipien, qui s'exprime plus facilement du fait de ce déplacement même.

On retrouve de nouveaux éléments de confirmation de ce point de vue dans un aspect des relations de la patiente à sa mère: celle-ci est souvent malade, déprimée, et, dans ces moments où elle s'efface de la scène familiale, Béatrice se sent animée par une plus grande force qui lui permet, - sur le mode agressif s'entend, puisqu'elle occupe alors une position plus intensément conflictuelle -, d'occuper par rapport au père une position plus franchement oedipienne, mais masquée par les rationalisations que l'on imagine : il est incapable de s'occuper seul de lui-même; comment mangerait-il ? etc..

La relation avec la mère est encore très mal débrouillée. Elle a été présentée à plusieurs reprises comme le personnage fort de la famille; c'est elle qui sait prendre, au moment voulu, les grandes décisions et les pénibles initiatives imposées par les circonstances. Depuis la mort de sa cadette le père a sombré dans une conduite de rédemption où il a été relégué par le consensus familial se livrant quotidiennement à son culte, se chargeant de toutes les tâches domestiques, et Béatrice accepte mal de le voir se mortifier en maniant l'éponge et le plumeau, c'est-à-dire de le voir abandonner ses attributs paternels, - dont il n'avait d'ailleurs jamais fait grand usage :

> "Petite j'étais très nerveuse, mon père ne me contrariait pas; il me faisait des mots pour excuser mes absences à l'école", -

pour devenir un appendice du corps maternel. Béatrice a des rapports très conflictuels avec la mère, et parlant de sa cuisine, elle a verbalisé quelque chose qui me paraît essentiel mais dont sur le moment je n'ai pas saisi toute la portée :

"J'ai pris conscience de rejeter tout ce qu'elle fait."

A partir de là on peut en effet entendre le rejet actif qu'elle opère de son propre corps, qui est, de toutes, la première

oeuvre de la mère. On peut avancer l'hypothèse que Béatrice se sent prise dans le désir maternel : la mère est vécue comme toute puissante alors que le père, surtout depuis l'adoption de sa conduite d'humilité expiatrice qui a d'ailleurs coïncidé avec un redoublement des troubles de Béatrice, est plutôt une émanation de la mère, une espèce de zombi. Béatrice exprime en effet la hantise de ressembler à sa mère; c'est-à-dire de s'identifier à elle au point de ne pouvoir s'en distinguer : la mère a grossi et elle est souvent déprimée; ce qui lui reste de désir propre la fait tenter de se démarquer d'elle par son amaigrissement et reprendre force lorsque la mère décline. Face à une mère qui nie sa propre castration, - (cf. son pouvoir central dans l'économie familiale; cf. sa jalousie par rapport à toutes les initiatives d'autonomie de sa fille) -, elle n'a d'autre moyen d'exister que de nier ce corps dont la propriété lui est contestée, ou de tenter de supplanter la mère auprès du père. Béatrice paraît se vivre elle-même comme objet partiel du corps de la mère: son corps est donc également le prolongement de celui d'une mère qui refuse de s'en séparer :

> "Elle a été jalouse d'une aventure que j'ai eu l'été dernier et où je me sentais devenir une autre, heureuse".

ou bien :

> "J'ai pensé que ma mère avait beaucoup grossi, et je je veux pas devenir comme ça; elle aussi avait des crises de boulimie : aux repas elle mange très peu, mais avant le dîner elle avale quantité de trucs très lourds".

ou bien :

> "J'ai voulu appeler ma mère au téléphone; tout de suite elle m'a cassé la tête avec des tas de trucs; j'ai senti que toute mon énergie... ma tête devenait comme ça; je n'écoutais plus. Avec mon père ça se passe mieux; avec elle tout de suite cette angoisse là, au niveau de l'estomac; je m'entends beaucoup mieux avec lui. En cinq minutes au téléphone, elle m'a complètement vidée; je n'ai jamais supporté la façon dont elle s'acharnait sur mon père... Elle est tuante."

Moi : "Tuante"

Béatrice : "Elle m'a cassé la tête, j'ai dit aussi qu'elle m'a vidée, elle m'a pompée".

ou encore :

> "Je vois que je suis forte quand je dois m'occuper d'elle; elle est déséquilibrée, moi aussi je suis déséquilibrée; elle est comme moi; je deviens presque comme elle, elle ne range plus sa maison, moi non plus. Je me suis dit qu'il fallait que je sois forte pour l'aider".

On voit combien Béatrice a du mal à se démarquer du désir maternel, ce qui ravive les conflits oedipiens; l'occupation de cette place stratégique engendre l'angoisse; elle implique en effet un voeu de mort contre la mère, puisque Béatrice veut la remplacer. Son corps est donc à l'entrecroisement des désirs différents mais convergents du père et de la mère; il ne lui reste donc qu'à le détruire pour échapper à cette situation :

> "Dans la baignoire je criais : "qu'on me jette à la poubelle"; j'ai le sentiment d'être un déchet."

Son symptôme anorexique peut également être mis en rapport avec les éléments qu'elle fournit concernant sa relation aux autres. Dans ce registre, celui de la spécularité, il me semble que l'organisation psychique de Béatrice est dominée par la figure du Moi Idéal : elle se saisit imaginairement dans un vécu projectif; il lui faudrait avoir le corps de telle ou telle, manger comme telle autre, séduire comme elle le voit faire autour d'elle. De ces images idéalisées elle est le double pitoyable, et elle ne peut les rejoindre que fantasmatiquement en mettant en scène un scénario de suicide :

> "Quand j'étais jeune, je faisais de la danse, j'aurais aimé être connue, que l'on parle de moi; quand je pense au suicide je me vois me jetant par la fenêtre, et je me dis, on parlera de moi."

A noter que cette déclaration est faite le jour où la presse annonce en grosses manchettes le suicide d'un des premiers numéros du Hit Parade.

Il va de soi que ce vécu idéalisé des autres, - ("je ne peux m'empêcher de comparer mon corps au leur") -, comporte pour Béatrice une forte charge de blessure narcissique : ne pouvant assumer son existence et son corps pour les raisons déjà évoquées, l'existence et le corps des autres lui est une atteinte quasi intolérable. Elle a beau protester en disant : "je me dis que les autres aussi ont leur problème", visiblement elle n'y croit pas. On peut

se hasarder à dire que la désincarnation qu'elle opère sur son corps en le sous-alimentant est également destinée à réparer cette blessure en intégrant l'impossibilité d'auto-assomption de son corps dans une recherche imaginaire de la position qui lui est déniée : celle de sujet désirant.

"Manger, c'est être comme les autres"

Ne pas manger, c'est donc imaginairement se distinguer, et par là trouver une place à elle spécifique.

On pourrait en guise de conclusion, ou plutôt à titre d'hypothèse à vérifier, tenter de résumer ce cheminement en liant l'un à l'autre l'arrière-plan oedipien, les attitudes projectives et la symptomatologie. Deux séries de déterminations convergentes la conduisent en effet à la transfiguration de son corps :

- elle ne peut l'accepter en tant qu'il renvoie à la fois au déni par la mère de sa propre castration, et au désir paternel oedipien par la médiation de l'argent (3).

- par ailleurs le refus de ce corps qui est pris dans le double désir parental la conduit à l'déalisation du corps des autres, mouvement projectif qui lui inflige une blessure narcissique.

Alors dans un mouvement qui évoque la Aufhebung hégélienne, elle tente de se récupérer dans son symptôme, ou dans une légère toxicomanie, - (car "fumer" modifie son vécu corporel)-: dématérialisation, désincarnation, transfiguration de son corps par où elle traduit sa recherche inconsciente d'une place où elle puisse enfin exister, c'est-à-dire désirer.

---

(3) Manquent encore à ce tableau les éléments de nature à éclairer son propre rôle dans le jeu oedipien.

SUR UNE INTERVENTION MATHEMATIQUE

Serge HAJLBLUM

"Le travail du rêve
n'est pas un calcul juste ou faux..."

Interprétation des rêves

"Mais, de même que la peinture a fini par trouver le moyen d'exprimer autrement que par des banderolles les intentions des personnages qu'elle représentait (tendresse, menace, avertissement, etc..), le rêve parvient à faire ressortir quelques unes des relations logiques entre ses pensées en modifiant d'une manière convenable leur figuration."

Interprétation des rêves

L'inconscient peut ainsi parler en mathématiques sans parler de mathématiques : il peut calculer, raisonner, se livrer à toutes ces sortes d'opérations sur les nombres et les lignes, il peut faire semblant d'être tout à la fois rationnel et raisonnable en disant l'irrationnel dans le langage de la raison, dans ce langage dont "il ne semble pas possible que des vérités si apparentes puissent être soupçonnées d'aucune fausseté ou d'incertitude" (1).

Non seulement il peut faire cela, mais aussi, imaginons-le pour quelques instants, il peut figurer les relations syntaxiques des énoncés mathématiques en parlant en mathématiques. Somme toute, ces mathématiques sont, de ce point de vue, un langage comme les autres, le même langage que tout autre pour l'inconscient; faire un dessin, faire un problème : la différence serait nulle à cette limite de l'inconscient. C'est pourquoi, quand Jean (2) est passé, au cours de notre second rendez-vous, tout naturellement, d'un dessin à la formulation d'un problème, nous ne nous sommes pas vraiment interrogé quant au sens du passage, préférant nous dire, qu'après tout, ce retour du scolaire pouvait bien être entendu comme une "résistance". Ce n'est que dans le fil des séances, soit à la troisième précisément, alors que Jean revenait à ce type de discours, que nous avons tenté de reprendre ce qui était alors vraiment affirmé comme un choix de langue. Nous nous proposons dans ce texte, de nous centrer, sans y rester exclusivement, sur ce premier instant de l'élaboration du discours mathématique, de tenter d'y cerner ce qu'il en peut être d'un lieu mathématique. C'est à cette limite entre le langage des mots et le langage mathématique que nous nous tiendrons.

C'est donc à la suite d'un dessin, manqué, de l'avis même de Jean, qui m'a demandé une gomme : pour pouvoir effacer, d'un bonhomme, la cuisse plus grosse que l'autre, que cette mathématique est intervenue. Le problème est donc posé d'un en-trop, d'un trop gros, sous la forme d'une dissymétrie corporelle (Sur le dessin, ce tros gros était visible de Jean seul; c'est dans le champ de la parole, sous la forme d'une demande, que ce trop m'a été exprimé.), de cet en-trop qu'était le sexe quelque part du côté d'une cuisse, quand il fait bosse, avons-nous pensé... Quand il fait problème au niveau de cette bosse des maths, puisqu'aussi bien, juste après avoir abandonné son dessin (par défaut plus de réponse que de gomme) il produit (3) devant moi ce problème de mathématiques :

" Je fais un problème avec des lettres géométriques. Toute la
" grande longueur AC. A la moitié M. A droite (de M) à 2 cm,
" il y a B. La longueur AB = 375 m, la longueur BC = 243 m.
" On doit chercher la longueur totale de AC. On additionne 375
" et 243. Ça fait 618 m.
" Moi.- Que devient M. ?
" Jean.- C'est la moitié de AC. On doit trouver AM et MC. On
" divise la longueur totale par 2 = 309 m. On peut calculer la
" longueur totale entre M et B. On soustrait 375 m - 243 m = 132 m.
" C'est trop grand. C'est 309 m - 243 m.

Lire ce problème, c'est prêter attention à ses ruptures, celles mêmes qu'après tout, nous avons (re)introduites quand nous avons relancé la question du point M. Jusque là, on pouvait croire que tout se tenait, et ce n'est qu'en anticipant sur tout un jeu de questions et de réponses que ça se mettait à vaciller : si B est à 2 cm à droite de M et s'il est à 375 m de A et 243 m de C, alors M ne peut pas, défini comme point à la moitié, être au milieu, et ça vacille alors entre la moitié et le milieu (4). Mais après tout, telle n'était pas la question, et pourquoi se laisser aller en tenant compte de tous les éléments ? Pourquoi puisque la question effectivement posée par Jean n'a nul besoin, pour qu'on y réponde, d'un recours à cette lettre alors lettre morte, oubliée.

La lettre de la moitié : c'est à cet endroit que nous sommes intervenus, sans utiliser les termes de lettre et de moitié. En tant que lettre posée sur une droite, il n'y a pas de problème, mais en tant qu'elle représente la moitié comme milieu géométrique d'un segment, ça ne fonctionne plus. Et pas seulement parce que ça joue entre la moitié et le milieu : mais aussi parce que, entre la lettre d'un côté, et la moitié comme milieu d'un autre, les choses jouent, et la lettre n'est pas nécessairement géométrique si la géométrie en appelle à de la lettre (Jean n'a pas de problème d'écriture, de graphisme, s'il en a avec la grammaire et avec son corps, devant moi replié et comme mal articulé). En tant que lettre posée sur un segment de droite avons-nous pensé... Mais M pourrait être à la fois au milieu et recevoir B à 2 cm à sa droite, dans, peut-être, un autre système, un autre type de figure. Mais alors là, les données ne fonctionneraient plus avec la figure proposée : il n'y a pas de longueur que d'une droite, et Jean ne nous a jamais dit qu'il s'agissait là d'une droite. Il nous l'a juste donné à voir, sur cette feuille qui était là, comme au milieu, entre lui et moi : donné à voir en me faisant supposer de son trait tracé sans outil, de ses chiffres, une référence géométrique. Somme toute, à partir du moment où la lettre est faite géométrique, ça ne fonctionne plus très bien entre la lettre et la géométrie, celle des symétries, des moitiés, et des milieux, quand la lettre géométrique interroge le supposé géométrique du trait.

Ainsi, il y a lettre morte; si l'on veut, parce qu'elle est singulièrement opérante, justement en tant que morte. Parce qu'elle ouvre cette question d'une moitié qui n'est pas milieu, d'une lettre qui ne se réfère que mal à la moitié et au milieu, d'un milieu qui n'est pas l'être, justement dans cette espèce de

mauvais ajustage entre lettre et moitié, entre l'être et le milieu. La géométrie, qui est ici supposée les faire aller ensemble, en ce moment même n'est plus tenable comme mathématique géométrique. Et il nous est difficile de ne pas penser à ce que Jean nous dira, quelques séances plus tard, à propos des verbes êtres et savoir : "C'est presque pareil... On peut se tromper... L'an dernier, y'en a qui confondaient au futur, savoir et être". (A propos de quoi nous n'avons pu nous retenir de lâcher un, qui sait/c'est). Au futur, et c'est bien là, en nous y précipitant, que nous avons pensé la vacillation... on peut confondre savoir et être, l'être, la moitié et le milieu, la lettre et ce qu'elle articule de géométrique, en y glissant du supposé.

Dans ce discours, tel que nous l'avons saisi et limité jusqu'alors, ce qui apparaît c'est donc tout un système de coupes et de renvois qui font chaîne. Soit la coupe première (nous entendons par là ce geste de mise en écart, en différence) par laquelle sont posés le point à côté et la moitié : celle-ci, par le détour d'un supposé géométrique, ouvre à la question d'un milieu. Cette coupe première, il faut la reprendre déjà dans les effets de notre anticipation, en soulignant ces faits : que le terme de moitié n'intervient que dans un système de lettres dont le seul corrélat, "grande longueur" est à pointer au niveau d'une vision : que le point à côté est posé en référence à l'ensemble de cette vision par l'intermédiaire d'une grandeur numérique et d'une orientation faisant intervenir le regard dans les positions respectives du corps et de l'ensemble feuille/figure. Nous employons ces termes de vision et de regard en ce sens où la mise en place de la moitié d'une grande longueur déterminée par des lettres et un graphisme fait intervenir un voir sur un mode tel que l'oeil y est donné comme absent en ce lieu ainsi déterminé, comme si ce lieu n'était là que pour nous indiquer sa place vide (moment de passage entre la présence et l'absence, oeil comme barré, comme trait, comme lettre, dans ce mouvement du graphisme au nombre); par contre, à partir du moment où à ce lieu est assignée une valeur de nombre, l'oeil est mis en cet place et avec cette fonction où, regardant, il n'a plus alors aucune importance, quand la disposition numérique suffit à rendre compte de la figure. Ce double mode d'inscription du regard, à aucun moment dit mais à tout moment présent - parce qu'après tout, ce problème m'a tout d'abord été donné à voir et à lire : cette séquence est enveloppée d'un jeu de regard - nous pensons qu'il est redoublé au-dedans de l'énonciation même du problème, dans ce rapport de M à B qui fait que si B est bien, dans son système, à sa place, alors M-moitié, dans son propre système, n'est pas au milieu de la figure géométrique : et si M-moitié est au milieu, alors la détermination numérique de B

et du système géométrique est impossible. M et B définissent alors un lieu de relation imaginaire dans laquelle le regard ne trouve sa place qu'en tant que refoulé dans ce jeu de capture.

A partir de là, d'autres coupes et renvois peuvent être pointés. Soit celle que l'on repère à compter de cette erreur manifeste dans le calcul de la longueur M-B. Cette coupe est seconde dans cette mesure où elle prend effet de la capture première : elle se situe dans cet espace de la moitié au milieu. La moitié n'est pas le milieu, et le graphique n'est pas, ne peut pas devenir comme ça du numérique. Cette coupe intervient au niveau d'un effet en retour d'une question qui, après tout, n'avait pas lieu d'être puisque, déjà, dans les données du problème, la réponse était là. Ce trajet qui va d'une réponse vers une question est à entendre comme l'insistance d'une question autre, qu'on ne peut atteindre qu'au terme des mots et dessins qui nous ont été proposés. Elle ne peut être posée que parce qu'a déjà été dégagé ce lieu moitié-milieu : et l'erreur de la première réponse vient de ce que le point M-milieu a été confondu avec B. Erreur surprenante puisqu'il s'agit précisément de calculer leur écart. Un écart étant donné - numériquement, mais ici la numération n'a certainement pas la même valeur ni la même fonction que ces nombres désignant des grandeurs : 2 cm, cela veut tout d'abord dire la nécessité d'un écart introduit à l'ordre du chiffre - il s'agit de le calculer, et ce calcul passe par la confusion de ses points limites, instance zéro, leur capture réciproque, imaginaire dans un ordre mathématique qui précisément reconduit cet imaginaire à l'ordre de l'erreur.

Dans ce retour, est posée une double question : une de calcul, quelle est la grandeur de ? . . et une autre qu'on pourrait formuler ainsi : quelle est la question qui fait que la réponse est dite comme question de calcul, à laquelle je puis répondre dans l'erreur mathématique ? c'est-à-dire en me donnant cette possibilité de revenir à cette question de calcul. On aurait là affaire à la production d'une chaîne infinie, s'engendrant et se produisant de quelques uns de ses moments privilégiés - ici, les erreurs, les données en trop - fonctionnant donc suivant ce principe du déplacement. Soient cette question de calcul et sa réponse erronnée; il se passe, nous semble-t-il, en ce moment tout-à-fait privilégié, ceci que Jean, en actualisant une capture imaginaire de M par B, temps de référence non dite à un zéro, qu'une pure grandeur (un 'il y a de la grandeur') est dégagée aux limites de laquelle aucune lettre n'est inscriptible, un lieu n'appartenant à aucune figure : pure grandeur qui s'exprime en ceci que le chiffre au milieu des nombres est le plus grand, en valeur absolue, de tous.

Cette pure grandeur ne renvoie à aucun tracé, ce chiffre ne renvoie à rien de visible et le "c'est trop grand", jugement porté sur cette grandeur produite d'une erreur, introduit, encore non formulé, du 'le plus grand'.

Comme un ... dans l'O.

Dans cette parole de Jean, l'Autre est chiffre, est ce chiffre qui ne lui permet pas vraiment de se numérer comme le premier, premier enfant d'un couple : l'Autre est chiffre d'un nombre. Et, à vouloir se compter un et premier, Jean échoue pour autant que ce nombre 1, il ne le peut dire que comme ce chiffre d'un, être l'un au zéro maternel. Etre un et premier, il ne peut le dire : il n'est qu'un un, un un vers l'autre, un un à l'autre, un un double, image de l'autre, dans un jeu figé du même et du pas même, voire du même pas. M-B, c'est deux centimètres, de l'écart, de la différence : B, juste un point à côté qui ne réfère pas l'écart à une unité. Deux centimètres, c'est à la fois l'impossibilité de l'un, dans ce sens d'un un et d'un autre, et l'impossibilité d'un nombre, du 1 suivi du 2, du 1 faisant 2 : deux centimètres, c'est du 2, du sans trois et du quatre pas possible, c'est du deux ou du zéro, sans passage par l'un : ce deux, c'est du face au zéro, comme l'un, sans un écart, sans l'écart de l'un, du un au deux : le deux, l'un, ça n'a de valeur que d'être l'autre du zéro, le double, l'autre zéro. L'Autre est chiffre : de son devenir nombre dépend le devenir sujet de Jean. Il faut dé-chiffrer l'Autre. En ce premier temps, dé-chiffrer, c'est nombrer dans cette erreur qui fait passer du simple au double (de 66, résultat exact, à 132, resultat erronné) : c'est réinterroger l'un et son double. En faisant apparaître du trop (5). Du désir de l'Autre, nombre chiffrant, Jean s'appréhende comme trop, corps comme trop de la jouissance. A réinterroger cette jouissance, il se trouve être menacé dans son être, nommé alors comme l'un pour du zéro, et non premier pour un Autre, ce qui lui ouvrirait d'être second d'une lignée et, dans ce passage du premier au second, dans cette numération, pouvoir avoir affaire à la Loi du Père mort.

Cette question du franchissement de l'un chiffre à l'un nombre, Jean va bien la poser comme cette nécessité de passage par zéro : du zéro chiffre, du rien, en le restituant comme et manque du nombre et manque au nombre, comme manque d'un. Soit un exercice produit lors de notre cinquième rencontre (6) :

A)

1,9 dm +	= 1 m	45 cm -	= 1 m (a)
9 dm +	= 1 m	35 dm +	= 1 m (b)
725 mm +	= 1 m	18 cm +	= 1 m
		1,5 m -	= 1 m

B)

1,9 dm + 8,1 dm	= 1 m	1Ø45 cm - 45 cm	= 1 m (a)
9 dm + 1 dm	= 1 m	35 dm + 65 dm	= 1 m (b)
725 mm + 275 mm	= 1 m	18 cm + 82 cm	= 1 m
		1,5 m - O,5 m	= 1 m

Exercice à propos duquel est dit ceci : " - Jean. Il faut trouver le résultat qui manque au milieu pour trouver un mètre. - Moi. A quoi te fait penser l'expression ? - Jean. C'est le milieu qui (Je note : grand silence). C'est le milieu qui compte le plus. Dans un terrain de football c'est le milieu pour faire l'engagement."

C'est un exercice de conversion dans lequel il s'agit donc de passer de certaines unités (les dm, les cm ou les mm) à une autre unité (ici, le mètre) ; dans ce cas, l'exercice vise l'unité comme telle. Il opère donc dans la production du zéro : il faut produire du (des) zéro(s) pour trouver un mètre. Dans le cours de son travail, Jean commet deux erreurs (en (a) et (b)) : s'il corrige la première, la seconde, il ne la voit pas. Il ne corrige pas l'erreur a) à n'importe quel moment et de n'importe quelle manière : le mouvement de cette correction est celui-ci :

1) 45 cm - = 1 m
2) 45 cm - 45 cm = 1 m
3) 1045 cm - 45 cm = 1 m
4) 1Ø45 cm - 45 cm = 1 m

On peut tout de suite noter cette impression d'une certaine sophistication dans cette correction, disons un mouvement tout en détour : il aurait été tout-à-fait possible de transformer le (-) en (+). Mais ce que Jean ne voit pas, c'est que son opération est, au départ, impossible dans les conditions latentes de l'exercice, qu'il n'y a que des nombres positifs engageant les mêmes unités pour les deux éléments de l'opération. L'opération est impossible, et le signe (-) est le signifiant de cet impossible d'où s'engage le détour. L'erreur n'est perçue qu'au premier temps du détour, quand tombe le zéro. Quand tombe le zéro, ce de deux manières; tout d'abord, globalement, toujours le (les) zéro(s) produit(s) reste(nt) invisible(s) à la lecture de l'exercice : il(s) n'a (ont) de place que dans ce qui sourd au titre d'un calcul mental. Au niveau de l'exercice même, de cette forme qu'il a prise sur la feuille, le zéro est ce qui n'a de place que virtuelle dans ce champ du visible. D'autre

part, dans cette erreur telle qu'elle est corrigée, on peut dire qu'il n'y a que du zéro, il y en a même trop, et le détour peut être caractérisé par ce trop de zéro. Et c'est en ce moment où il n'y a que ce zéro, où ça saute aux yeux bien que ce ne soit pas inscrit, c'est en ce moment que l'erreur peut être exprimée sous cette forme d'un "je (,) me trompe", ou bien du 1 = 0, où l'un n'est plus nombre et unité, mais lieu d'illusion et de piège : leurre. De l'un au zéro, l'un égal à zéro et l'un comme zéro : l'un est inscrit en cette place de maîtrise - 1 m - pour garantir que l'autre 1 -1045- ne basculera pas au zéro. Rayer le zéro tombé dans le nombre, dénombrant le nombre, c'est investir l'Autre comme ce chiffre de l'un, c'est garantir de pouvoir fonctionner pour l'Un sans risquer la perte du zéro (7).

Mais c'est aussi, en étant toujours dans ce risque, mettre en avant ce trop, ici trop de zéro, comme ce qui met l'Autre en cette place d'être maître, c'est se mettre en place comme trop. Cette situation est bien celle que l'on peut entendre en une certaine coupe de l'énonciation du problème de référence, et que nous pouvons reprendre comme suit :

1) "Je fais un problème (...) on doit (...) on doit"
2) "Je, fait un problème (...) on peut (...) c'est trop."

Soit en 1) la position de maîtrise de l'Un, en 2) la position du risque par laquelle Jean, en se posant comme trop, s'ouvre la voie à sa position de sujet : soit alors le "Je fais ... trop."

"Je fais ... trop" : si l'on pense à cet enfant "arrivé et gardé : on ne l'aurait pas cherché" aux dires des parents. Si bien gardé par ailleurs, qu'il n'a pu sortir, être accouché que dans un mal-entendu : "Je n'avais pas perdu les eaux, on ne m'avait pas dit qu'il fallait. On allait me faire la césarienne". (8) Il était si difficile de perdre pour se séparer, de se séparer dans une perte, qu'un second enfant allait vite, trop vite pouvons-nous penser, occuper cette place où la séparation ne tenait son sens que d'une perte impossible. Et Isabelle allait faire naître elle, et, lui donnant un peu de son nom, allait la faire être comme ce peu de corps à perdre à toute naissance; Belle, autre, femme double et partie d'Isabelle, elle est cette eau en même temps qu'elle est destinée à l'avoir et à la perdre : et maintenant, dans le maintien de son enfance, énurétique. Belle naît en l'absence de Jean pour la seconde fois séparé de ses parents, loin, et pour un long temps, neuf mois (9), se faisant soigner ses os, ses jambes arquées, au bord de la mer. A son retour, Jean qui déjà ne reconnaissait plus son père, n'a pas pu reconnaître sa mère, pour autant que celle-ci,

femme et mère, était nom et corps de Belle, était une et autre, corps et eau, et pour autant que lui, Jean, ne pouvait se reconnaître et s'assumer, témoin de l'impossible perte, que de Belle. Né dans ce mal-entendu de l'eau et du corps, faut-il croire que Jean, énurétique comme Belle jusqu'à l'âge de dix ans, n'a pu se définir que comme corps-eau, corps faisant eau ? C'est bien sous ce signe de l'eau qu'a été marquée notre toute première rencontre - préliminaire - cette toute première fois où nous l'avons vu, lui, aveuglé par des gouttes ayant fait se dilater ses yeux. Jean est ce corps eau où se clôt le désir de sa mère dans la jouissance angoissée de la plénitude de son corps. Clôture en ses tous premiers orifices : "Je pleure pour un rien, toujours été comme ça. Il doit y avoir des tas de raisons mais. Quand j'étais petite je suçais ma langue (...) je bavais quand je dormais. Ma marraine me tapait tout le temps pour ça". Il est ce par quoi sa mère se restitue dans son être nourrisson, par rapport à sa langue et à sa bave, à sa propre mère. Il est ce par quoi Isabelle formule sa demande d'amour comme demande de mots et de présence. "J'ai souffert deux jours avec des douleurs, on allait me faire une césarienne. Ils ont vu que j'avais pas perdu les eaux. La sage-femme m'avait demandé si j'avais perdu les eaux. J'ai dit oui. De fait, c'était non". Où était Isabelle alors même qu'elle répondait oui ? Elle n'avait ni vu, ni senti cette non-perte des eaux : ce oui venu de cette lointaine jouissance qui nie la perte et l'absence, et, parce qu'il dure et revient, dit la perte comme l'impossible. Jean est corps-eau comme trop-plein au corps de la mère : comme tel, il est autre à ce désir clôs de la mère, est au père. Et c'est de cette position qu'il pourra formuler cette demande d'amour qui lui, l'a motivé à venir à la consultation. Trop-plein non plus comme bave de bouche à sein, mais comme pipi dans le jeu pas vraiment maîtrisé de la rétention (10). Pipi de plaisir en ce qui suinte et s'étend, chaud, dans quoi l'on baigne : mais aussi appel à l'Autre au travers de la réprimande et de la punition : de la correction : "Je l'ai entendu dire un jour à ma mère qu'il ne faut pas la taper comme ça", un jour, avant, une fois, comme une voix d'outre-tombe, d'outre-mère. C'est en temps que trop que Jean est à l'Autre, et, par là, peut avoir lieu.

Mais ce lieu, Jean ne peut se l'assigner qu'en se maintenant dans cette limite entre l'engloutissement et le débordement. Entre la noyade et la fuite : l'immobilité, le corps saisi (11). Et comme en image inversée de cette voix d'outre-mère, Jean ne peut être qu'à un Autre absolument plein, absolument là.

Questions en rondeau.

"Car soit que je veille ou que je dorme, deux et trois joints ensemble formeront toujours le nombre de cinq, et le carré n'aura jamais plus de quatre côtés; et il ne semble pas possible que des vérités si apparentes puissent être soupçonnées d'aucune fausseté ou d'incertitude". (12)

"Et je dois rejeter tous les doutes de ces jours passés, comme hyperboliques et ridicules, particulièrement cette incertitude si générale touchant le sommeil, que je ne pouvais distinguer de la veille : car à présent j'y rencontre une très notable différence, en ce que notre mémoire ne peut jamais lier et joindre nos songes les uns aux autres et avec toute la suite de notre vie [...]". (13)

La veille et le sommeil : le dit de veille et les dits de sommeil. Et là, quelque part, les mathématiques, Dieu : la vérité. Descartes pointe un lieu d'intervention des mathématiques dans le discours théorique. Jean, qui ne connaît pas Descartes, est dans ce temps de l'apprentissage que Freud a nommé comme le temps de latence des pulsions, que Descartes a désigné, dans son souvenir, comme celui où il a reçu "quantités de fausses opinions pour véritables" (14). Jean pointe un lieu d'intervention des mathématiques dans une parole du corps. Après avoir exclu l'hypothèse de la folie qui le disqualifierait comme sujet méditant (15), Descartes ouvre son texte à la feinte opératrice de ses méditations, au jeu du songe et de la raison, du rêve et de la veille. Jeu qui lui permet, sans s'exclure de son discours, de révoquer en doute toute connaissance ayant trait à de la corporeité. C'est à ce moment que se produit une intervention mathématique qui, tout d'abord, lui permet de reprendre cette hypothèse de l'absence de différence entre les pensées de sommeil et les pensées de veille. Il y a donc là, dans cette reprise d'un exemple autre, non lié à de la corporéité en général, un réenforcement de tout ce qui reconduit le doute quant aux choses du corps. Toutefois, déjà là, un changement vient de se produire. Jusqu'ici, le doute n'a été manié que pour un même type d'objet (soit, tout ce qui dépend du sensible) confronté à diverses positions du sujet. L'apparition du modèle mathématique (16)) permet à Descartes, vis-à-vis d'un objet invariant, de faire reporter le doute sur le sujet même (à cette condition, toujours, celle de la folie, que le sujet ne se perde point). Les mathématiques sont donc le lieu propre à faire passer le doute du côté du sujet, sans que celui-ci ne se perde. Dire qu'elles peuvent, sans rien perdre de leur vérité, traverser le rêve et la veille, c'est donc remettre en

cause le sujet sans en altérer la fonction. Dire que les mathématiques peuvent, sans rien perdre de leur vérité, traverser le rêve et la veille, c'est donc ébranler le sujet en le confrontant à cet espace que les mathématiques ne peuvent traverser sans risquer d'y perdre de la vérité : le Dieu tout puissant. Le sujet peut être affecté par le doute à partir du moment où il est soumis à une limite d'une expérience d'une vérité des mathématiques. C'est-à-dire pour autant qu'elles restent dans le champ de la vérité. Descartes ne nie pas cette vérité des mathématiques, surtout pas quand il dit qu'"il se peut faire qu'il ait voulu que je me trompe toutes les fois que je fais l'addition de deux et de trois", mais il met juste en place la possibilité de s'y tromper, comme d'ailleurs d'en dire du vrai. A condition donc que les mathématiques restent vraies. D'un côté, il écrit que deux et trois, ça fait de toute façon cinq, que je veille ou que je dorme : d'un autre côté, que je peux me tromper quand j'additionne deux et trois. Ce n'est pas la même chose, dans ce sens où il y a, d'un côté, une loi mathématique sujet de leur développement et de leur vérité, au travers du sommeil et de la veille, et, d'un autre côté, cette possibilité, pour un sujet supposé, de jouer ou d'être joué dans ce rapport à cette loi (17). L'expérience du Dieu trompeur, du malin génie, n'est pas celle d'une limite de la loi mathématique, mais celle d'un rapport d'un sujet supposé à cette loi. Ainsi, il faudrait que ce Dieu soit plus que puissant, au-delà de sa vérité, en bonté comme en malignité, pour que la mathématique ne soit plus dans ce champ de vérité, pour que le doute affecte la loi même (18). Ce Dieu, plus que puissant, au-delà de lui-même, ce serait alors l'hypothèse d'un Dieu fou et non pas trompeur, pour un sujet plongeant alors dans la folie de sa perte. Aussi loin qu'elle reste vraie, la raison mathématique, prise, prise dans le jeu raisonnable d'une feinte, développe l'erreur comme garantie contre la folie, de Dieu, du sujet : comme appel.

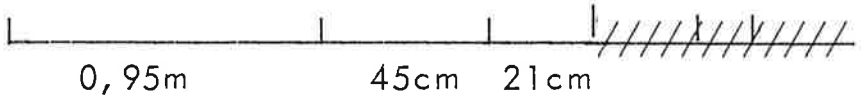
Cette intervention (des) mathématique(s), dans le cours des Méditations, vient répéter le mouvement d'une garantie contre la folie, que la mise en place du rêve a entamé; répétition qui déplace, qui décentre la question de la folie, qui la situe au-delà de l'Autre, au-delà de Dieu : "Il se peut faire qu'il ait voulu que je me trompe toutes les fois que je fais l'addition de deux et de trois, ou que je nombre les côtés d'un carré", et non pas que je me trompe alors même que je dis que deux et trois font cinq. L'erreur, alors même qu'elle est référée au sujet, est appel de Dieu, de l'Autre, comme l'illusion du corps : cette position du corps comme dérision de la connaissance est appel d'un sujet, construction d'un supposé sujet. La mathématique est, dans cette garantie répétée contre la folie, tenant lieu du corps pour l'Autre. Dans ce rapport à

l'erreur, elle est ce qui ouvre à la question de l'origine, ce qui parle (de) l'origine comme sortie du corps, elle est ce corps hors sa corporéité : "supposons, en leur faveur, que ce qui est dit ici d'un Dieu soit une fable. Toutefois, de quelque façon qu'ils supposent que je soit parvenu à l'état et à l'être...".

Jean a inscrit le développement mathématique, a choisi et construit les mathématiques comme langage, à l'intérieur de ce creuset formé d'un mal-fait de la représentation d'un corps. Ce mal-fait, et parce que c'est de ce point que Jean a développé les mathématiques pour me dire, et non pas pour dire quelque chose, suscite un partage entre des lieux de vérité et des lieux de non-vérité. Ce partage n'est certainement pas à entendre dans ce sens où le corps serait le lieu d'une méprise de et dans la connaissance, et la mathématique le lieu d'une vérité. Car il nous faut bien considérer que Jean n'a eu de cesse, dans les problèmes qu'il élaborait et auxquels il répondait, soit de susciter l'erreur - nous en avons suivi deux exemples - soit de faire correspondre immédiatement à une représentation géométrique ou au chiffrage d'une grandeur quelque chose de l'ordre du corps. Soient deux exemples de ce dernier mode.

1) "On avait un maître, il faisait des ensembles avec des éléments. Il nous a dit que c'était des maths modernes. Il est parti. Notre maîtresse nous fait classer des nombres du plus grand jusqu'au plus petit. Non du plus petit au plus grand. - Moi. A quoi ça te fait penser ? Jean. Ma soeur est petite et moi je suis grand. La plus petite c'est S. le plus grand c'est mon père".

2) Jean tire un trait qu'il coupe de cette manière :



"Quelle est la longueur de la latte en cm puis en m ?
0,95 m = 95 cm 95 cm + 45 cm + 21 cm = 161 cm = 1,61 m
- Moi. 1,61 ? - Jean. La hauteur d'une personne. On dit que Pelé mesure 1,61 m". Puis de passer à l'exercice de conversion que nous avons repris plus haut.

La ligne départage entre la vérité et la non vérité passe à l'intérieur du système mathématique même, de son développement tel que Jean l'a réalisé, exprimé devant moi. A l'intérieur, cela ne signifie pas que ce langage soit le contenant d'un contenu autre, pouvant être situé dans un autre contenant. Mais

cela veut dire que le partage est inhérent, appartient à l'énonciation mathématique même, comme celui du vrai et faux (résultat exact et erronné) d'avec la vérité et la méprise.

Le corps est toujours présent à la mathématique de Jean. Pas seulement comme moment ponctuel d'origine : mais aussi et surtout quelque chose en est toujours visé dans ce dit mathématique, et que cette visée en détermine une certaine position, variable elle. Par rapport à cette représentation de corps originaire, la parole mathématique, en tant que dite comme autant de problèmes et de solutions, d'énoncés finis et limités, avec un commencement et une fin, d'énoncés consistants, tient lieu de corps dans ce mode d'Appel à l'Autre. Le corps comme tel, visé par ces énoncés, intervient comme leur au-delà, ce qui, comme du dehors, viendrait à leur donner sens et vérité. En même temps, et au-delà est tout-à-fait présent, sur une autre mode, à l'énonciation même, à la position des problèmes. Il est hors de doute que le rapport établi entre 1,61 m et Pelé n'est pas intervenu au terme des additions, mais qu'il était déjà d'une présence latente dans le choix des nombres, et que ça a déterminé cette inflexion, et que peut-être aussi ce n'était rien d'autre que cette inflexion, qui était alors ce qui a fait que la grandeur totale pouvait toujours faire quelque chose comme, par exemple, la taille d'un individu de prestige. La marque de cette inflexion, de ce geste de torsion, est tout-à-fait repérable dans la rature du trait, alors débordant, excessif, et qui, en tant que rayé, est à percevoir comme l'irruption d'un "du corps", de ce qui n'a pas droit de cité dans l'univers mathématique (on pourrait reprendre, de la même manière, mais avec l'impact supplémentaire de la différence sexuelle, dans ce sens d'une inflexion, cette hésitation, au premier exemple, quant au sens du classement : du plus grand au plus petit, non, du plus petit au plus grand). En tant que les mathématiques visent le corps sur un tel mode d'extériorisation, elles s'exposent à devoir corriger incessamment leur trajectoire (dans un sens d'englobement de cette problématique du corps, ou dans cet autre d'une rupture irréversible) pour n'avoir qu'à entendre, à (re)fonder et (re)formuler sans cesse leur propre interdit. En ce sens, de toute façon, elles mettent en place le corps comme leur autre lieu.

On peut dire aussi, d'une autre manière, qu'une des fonctions des mathématiques est de produire de l'erreur. Dans ce champ, les résultats sont vrais ou faux : pour Jean, quand ils sont vrais, c'est que leur sens est à rechercher à partir de ce qu'elles visent et qui viendrait comme du dehors, donc dans le jeu d'une coupure qui assignerait leur limite aux énoncés. Mais un autre chemin est de leur faire produire du faux, de l'erroné, du à corriger.

Non seulement parce que cette erreur l'autorise à un jeu pulsionnel articulé à partir de son père : "Des fois mon père a une règle à calcul des fois il nous corrige des fois il nous dit de chercher des tables avec sa règle on s'amuse à", mais aussi, et au travers de ce jeu pulsionnel, parce que, dans et par l'erreur, c'est le corps qui, au travers de ses signifiants, fait retour et vient déranger l'ordonnance mathématique, la rompre : ce que nous avons indiqué au travers de cette histoire d'o.

Les mathématiques opèrent dans ce cadre du vrai et du faux. A avoir voulu les situer dans ce simple registre, scolaire, les contenir dans ces seules limites, Jean en a montré, alors même que les énoncés et leurs solutions étaient exacts , leur inflexion, marquée par ce renvoi, constitutive d'un dehors, du corps : ici, il est possible de dire, d'une parole en-trop, quelque chose sur le corps signifié de cet en-trop. Alors même que les énoncés et/ou leurs solutions étaient inexacts, que c'était encore là d'une certaine position du corps dont il était question, c'est-à-dire que cette limite du vrai/faux mathématique met en jeu une autre limite, celle de la vérité et de la méprise (19). Comme si on ne pouvait opérer dans cette simple limite de l'exact et de l'inexact (vrai/faux) sans aussitôt faire apparaître une question de vérité comme question du corps. Le corps insiste toujours à l'énoncé mathématique : en ce qui est là en cause c'est une certaine figure de cet énoncé. Cette insistance le produit comme infléchi (mais, après tout, même la rectitude peut être pensée comme étant déjà un mode d'inflexion), c'est-à-dire le constitue comme figure. Alors, en ce point où l'énoncé se délivre comme figure énonciative, dans un rapport de rupture au corps, en ce point l'énoncé mathématique est figure, figure signifiant du corps. Quand cette inflexion produit une rupture interne dans l'économie de l'énoncé mathématique, que ce soit sous cette forme de l'erreur ou d'une donnée en-trop, alors se produit un noeud dans lequel un élément de l'énoncé, du calcul, vient à représenter le corps pour l'énoncé même.

Alors, si les mathématiques ne sont jamais, par elles-mêmes ni vraies ni fausses, même au-delà de ces catégories du sommeil et de la veille, si elles disent toujours une vérité du corps sans jamais, toutes dans la méprise, pouvoir rien en dire, si elles sont toujours dans ce suspens, ne peut-on dire qu'elles sont ce rêve d'une folie au corps?

0

0 0

(1) Descartes, Méditations métaphysiques. Disons que la vérité mathématique, aussi loin qu'elle reste vérité, est en même temps simulacre pour un autre terme, Dieu par exemple. Ainsi, les mathématiques, dans leur vérité, sont en même temps dans cette possibilité de tromperie.

(2) Jean, 11 ans, est originaire des Antilles. Il est conduit à la consultation au début de son redoublement en CM2, parce que ça n'allait pas en mathématiques et en grammaire. Aussi, nous ne le saurons que plus tard, parce que, à la maison, il ne parlait plus à personne.

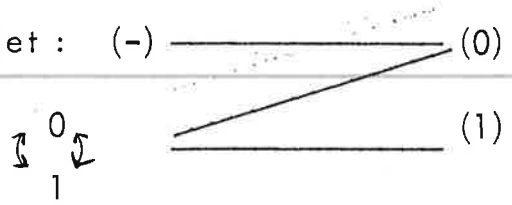
(3) Ce texte n'est pas ce qui a été écrit sur la feuille, mais ce qui a été, à ma demande, dit et lu. J'ai souligné.

(4) Nous entendons par moitié ce signifiant tel qu'il est donné par Jean, sans aucun préjugé de son appartenance à quelque système de signes : et par milieu, ce concept défini dans et par le système mathématique dans lequel Jean évolue.

(5) Le père de Jean a dû, après la naissance de Belle, interrompre des études centrées sur des mathématiques appliquées.

(6) Nous recopions l'exercice posé par Jean en le décomposant en ses deux temps de sa position et de sa résolution. Jean y a effectibement rempli des blancs

(7) On peut écrire ainsi ce trajet :



(8) Nous soulignons dans cette parole de la mère de Jean.

(9) Ces neuf mois d'absence de Jean ne coïncident pas avec le temps de gestation de Belle. Sa soeur est née au moment de son premier anniversaire. Parti à six mois, elle a donc six mois quand il revient.

(10) Tout se passe comme si Isabelle n'avait pu investir son corps que dans une extension de la pulsion orale : c'est pour cela que nous parlons de la bouche à sein continuée dans la bouche à pipi. D'autre part, et comme en conséquence de cette détermination orale, l'enfant semble être, pour elle, plus dans cet ordre du liquide que du solide (les selles).

(11) La noyade : tel est le thème que Jean a développé à la fin de l'entretien préliminaire que j'ai eu, seul avec lui. La fuite : c'est là la solution choisie par le père, tout le temps sorti, en réponse aux pleurs de la mère, à ce qu'elle m'en a dit.

(12 et 13) Descartes, 1ère et 6ème méditations.

(14) Descartes. Méditations métaphysiques.

(15) Cf. M. Foucault. Mon corps, ce papier, ce feu, in Histoire de la folie.

(16) Dans le cadre de la scientificité en général : sciences dépendantes/indépendantes de la corporéité. Nous ne mettons pas en jeu la méthode géométrique des méditations.

(17) Ce n'est pas là cet artifice du "supposons donc que maintenant nous sommes endormis" mais plutôt déjà l'introduction de l'Autre d'artifice. Le sujet méditant est sauvegardé en tant qu'il pense l'Autre producteur de feinte, de tromperie, dans un artifice, pour un sujet trompé, donc, pour le moins, pouvant se tromper.

(18) Il y aurait deux manières pour la loi mathématique d'être affectée. Celle qui ferait dire que 2 + 3 = 5 est vrai donc faux, si tout n'est qu'illusion : hypothèse d'un Dieu perversement hors la loi, de la folie de l'Autre. Et celle que nous ne commenterons pas là, qui a fait écrire une fois à un autre enfant ceci : 8 - 3 = 8.

(19) Rappelons ce que signale Littré : "On commet une méprise quand on prend une chose, une personne, pour une autre. On commet une erreur quand on se trompe. Dans un calcul, on fait une erreur et non une méprise". Ce qui nous y intéresse est que, dans ce dernier rappel, il y a une illusion à une méprise, erreur ? possible entre la méprise et l'erreur, à propos du calcul : il faut maintenir la différence, mais pour sauvegarder quoi ?

0

0 0